



R. PIACENTINI

Troisième partie

Chapitres 14-18

**LES
FILLES
DE
JESUS
KERMARIA-LOCMINE**

TROISIÈME PARTIE

1918-1944

*Ses branches s'élancent
au-dessus de la muraille.*

Genèse, XLIX, 22.

- CHAPITRE XIII Le couronnement de saint Joseph.
CHAPITRE XIV Jours de joie, jours de deuil.
CHAPITRE XV Dans la main de Dieu.
CHAPITRE XVI Le centenaire.
CHAPITRE XVII La guerre de 1939-1944.
CHAPITRE XVIII « Une Fille de Jésus. »

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	VII
AVANT-PROPOS	XI

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER « In Spiritu humilitatis »	3
CHAPITRE II. « Le grain de blé tombé en terre (Jean XII, 24).	15
CHAPITRE III. « Le grain de blé tombé en terre, s'il n'y meurt... » (Jean, XIII, 24)	29
CHAPITRE IV. Premiers épis	51
CHAPITRE V. Saint Joseph de Kermaria « Lann Vraz ».	69
CHAPITRE VI. « S'il meurt, il rapporte beau- coup. » (Jean XII, 24)	93

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VII. « Grands Cœurs ».	113
CHAPITRE VIII. Les Filles de Jésus chez les Zoulous	131
CHAPITRE IX. Kermaria dans la tempête	139
CHAPITRE X. « Persécutés dans une ville, fuyez dans une autre. » (Math. XII, 23)	159
CHAPITRE XI. Les Filles de Jésus au Canada	183
CHAPITRE XII. La guerre de 1914-1918	201

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XIII. Le couronnement de saint Joseph	215
CHAPITRE XIV. Jours de joie, jours de deuil.	241
CHAPITRE XV. Dans la main de Dieu.	259
CHAPITRE XVI. Le centenaire.	271
CHAPITRE XVII. La guerre de 1939-1945	281
CHAPITRE XVIII. « Une Fille de Jésus ».	307



Chapitre XIII

LE COURONNEMENT DE SAINT JOSEPH



*Missionnaires de la dévotion
à saint Joseph*

Depuis les années déjà lointaines où Mère Marie de Saint-Charles consacrait sa famille religieuse et sa maison de Bignan à saint Joseph, depuis les jours où, un peu comme à Bethléem, elle était en quête d'un gîte capable d'abriter sa Congrégation agrandie et ne cessait d'année en année, de le « continuer » pour Patron et Protecteur ; depuis 1860 enfin, où, au pays de Locminé et des alentours, plus loin même, montait, en même temps que les murs de la chapelle qui lui serait dédiée, la dévotion au saint Patriarche, nous avons pu nous rendre compte que les religieuses, qu'elles fussent de France, de Belgique,

d'Angleterre, des Etats-Unis ou du Canada, se sentaient comme la mission spéciale de répandre le culte de saint Joseph avec d'autant plus de zèle qu'elles avaient, dans le passé, tout obtenu de lui. Chacune d'elles, en quittant Kermaria, pour la maison de son obédience, avait l'intention de se dépenser à la gloire de Dieu et à celle de saint Joseph. « Missionnaire de ce grand saint », chaque maison de l'Institut entendait devenir comme un phare qui rayonnerait son nom, prêcherait la confiance en sa bonté et sa puissance.

Cette activité des Filles de Jésus, si considérable qu'elle ait pu être, n'aurait certainement pas suffi à attirer, à retenir l'attention du Souverain Pontife sur la statue de saint Joseph de Kermaria jusqu'à lui décerner les honneurs extraordinaires et inespérés du couronnement. Il nous faut en chercher la raison plus haut, ce qui nous oblige à quelques considérations d'ordre général.

Il y a, entre l'Eglise du ciel et celle de la terre, un commerce surnaturel incessant auquel nous croyons, dont nous bénéficions, mais dont souvent le jeu nous échappe, faute à nous d'y réfléchir.

Quand les dangers qui nous menacent sont trop pressants, quand nous côtoyons l'abîme, le ciel se penche vers nous et vient à notre secours. Pour nous permettre de mieux résister au mal, il nous apporte, par exemple, un merveilleux bouclier et c'est la Vierge, qui, le 27 novembre 1830, dans la chapelle de la rue du Bac à Paris, confie la Médaille Miraculeuse à sainte Catherine Labouré. Un prêtre, désolé du peu de foi de sa paroisse, la consacre au Cœur Immaculé de Marie, Refuge des pécheurs, et la France et le monde étonnés

trouvent, au sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, une source divine d'où les grâces de conversion ne cessent de couler. Pour répondre à tant de bienfaits, l'Eglise de la terre se voit dans l'heureuse obligation de considérer enfin les désirs si souvent exprimés de tant de sociétés religieuses, de tant d'universités — celle de Paris surtout — de tant de villes, de tant de pontifes, et, le 8 décembre 1854, elle inscrit au nombre de ses dogmes de foi, l'Immaculée Conception de Marie, Vierge, Mère de Dieu. Quatre ans plus tard, le 25 mars 1858, la Vierge elle-même, à Bernadette qui lui demande son nom, répond : « Je suis l'Immaculée Conception ! » Et c'est Lourdes la ville des miracles.

Le XIX^e siècle, qui fut celui de l'Immaculée Conception, devait être aussi celui de saint Joseph, venu à son heure après son Epouse, quand on eut besoin de lui. Lui aussi appartient à l'Eglise, il est une richesse de la Communion des Saints. Aux temps bibliques, lors de la famine qui sévissait au pays de Chanaan, les fils de Jacob partirent, en longues caravanes, pour acheter en Egypte le blé que la sagesse de Joseph avait accumulé durant les années d'abondance. C'est vers saint Joseph, dont le ministre du Pharaon était l'annonceur et l'image, que se tournèrent les regards de Pie IX, en un temps où le monde, regorgeant de richesses, commençait à souffrir pourtant d'une famine dont se mouraient les âmes, famine qui sévit toujours quand le monde s'écarte de Dieu. A l'homme que son orgueil égare, le Pape dit : « Cesse de croire en toi-même et de chercher en toi ta raison d'être et ton bonheur. Dieu seul suffit et rien ne le remplace. Regarde celui qui fut sur terre le gardien de Jésus-enfant. Imite son

humilité, sa patience et sa foi. Tu tentes de rompre les liens sacrés du mariage ; tu parles aujourd'hui de divorce, tu parleras demain d'union libre... regarde l'union très pure et très sainte de Joseph et de la Vierge ; prie-les de garder à ton foyer une stabilité paisible. Tu ne veux plus gagner ton pain à la sueur de ton front et tu écoutes avec attention d'habiles prêcheurs de haine, de vengeance, de révolte. Regarde saint Joseph : il a des cals dans les paumes ; sa sainte Epouse n'ignore rien des travaux domestiques et Jésus sera appelé le « Fils du Charpentier ».

Belles paroles, dira-t-on, mais qui ne donnent ni le pain quotidien, ni le logis, ni le repos nécessaire à la vie, ni le salaire familial et ne mettent pas la vieillesse à l'abri du besoin... belles paroles, mais faites, comme l'opium, pour endormir. Non ; mais paroles de foi et d'espérance éternelles qui, au surplus n'ont pas empêché les Papes de s'intéresser, et plus que personne, à la « question sociale », laquelle aurait, depuis longtemps, trouvé la plus juste et efficace solution, si les encycliques pontificales à son sujet avaient été appliquées.

Mais avant d'indiquer au monde les moyens humains et surnaturels, tout ensemble, de la résoudre, les Papes avaient proclamé l'actualité des exemples de saint Joseph, la puissance de son intercession et solennellement affirmé enfin son Patronage sur l'Eglise Universelle. Saint Joseph n'a pas été insensible à cette confiance ; s'il n'a pas empêché les dures épreuves de l'Eglise, il lui a marqué son évidente protection en lui donnant une suite de papes dont les noms resteront parmi les plus prestigieux de l'histoire, depuis Pie IX jusqu'à Pie XII.

On imagine aisément la joie de Kermaria et de toutes les Filles de Jésus, quand, au milieu des tristesses de l' « année terrible », elles entendirent le Pape réaliser le plus cher de leurs désirs. Pas une d'elles qui, depuis dix ans, n'eût prié, à cette intention, selon la formule ardente composée par M. Le Berre, aux jours de la construction de la chapelle et récitée à tous les pèlerinages de Kermaria : « O mon doux Sauveur, réellement présent dans la sainte Hostie, vous voyez à vos pieds des cœurs remplis du désir de vous plaire et de vous aimer. Daignez agréer leurs vœux pour l'extension du culte de saint Joseph, votre Père Nourricier. Puissions-nous obtenir de votre cœur que soit hâté le moment heureux où toutes ses grandeurs seront manifestées. S'il le fallait, par votre grâce, nous ferions volontiers le sacrifice de notre vie pour obtenir cette faveur. Veuillez agréer cette offrande que tous nos cœurs font d'eux-mêmes, en votre présence, à celui que vous avez tant aimé. »

Certes, depuis 1870, les « grandeurs » de saint Joseph s'étaient manifestées dans le monde chrétien : les Communautés religieuses portant son nom ou mises sous sa protection, les Confréries établies en son honneur, les églises ou chapelles, les œuvres à lui dédiées ne se comptent plus ; on peut dire en vérité que l'heure de saint Joseph a enfin sonné et que son culte est bien établi. Dans un *motu proprio* de 1920, Sa Sainteté Benoît XV reprenait les idées de son illustre prédécesseur et reconnaissait à la dévotion à saint Joseph une éminente actualité.

Les Filles de Jésus pouvaient dire sans crainte qu'elles avaient leur petite part dans l'extension de ce culte qui, avec elles, à cause d'elles, avait gagné toute la

Bretagne et les diverses régions où s'était manifesté leur zèle. Mais à cette époque, c'est-à-dire en 1920, nulle parmi elles n'aurait pu songer qu'en un jour relativement proche, la statue de saint Joseph de leur chapelle, « leur » saint Joseph serait couronné par l'Evêque de Vannes, délégué, à cet effet, par le Souverain Pontife.

M. Buléon, inspirateur du Couronnement

Mettre une couronne sur la tête d'un homme, c'est reconnaître sa royauté. Il n'est pas au pouvoir de l'Eglise de rendre un plus grand hommage aux saints que celui du Couronnement, il n'en est pas de plus expressif, de plus solennel. Plus qu'une ovation, c'est un triomphe qu'elle leur réserve ainsi, attestant sa reconnaissance pour leur bienfaisance royale et sa confiance dans leur intercession près de Dieu.

L'hymne de la fête des saints Innocents, nous les représente assis sur les degrés de l'autel, où s'immole l'Agneau, et jouant avec leurs palmes et leurs couronnes : palmes et couronnes n'existent pas au ciel ; seule, l'idée de victoire que ces attributs représentent est juste. C'est à cette victoire que l'Eglise décerne ses honneurs ; pour la célébrer elle forme ses cortèges les plus brillants, réunit les foules dont les cris d'allégresse forcent les portes du ciel. Pour que le geste soit plus grandiose, le Pontife Suprême s'en réserve le privilège qu'il ne délègue qu'avec une religieuse mesure. Il ne l'accorde d'habitude qu'à des statues depuis longtemps vénérées, miraculeuses souvent, œuvres d'art parfois... mais Mgr Duparc, l'éminent orateur du Couronnement, a si bien dit ce que nous allions dire que mieux vaut lui laisser la parole. Comme s'il doutait encore du succès des

démarches de Mgr Gouraud à Rome, il se demande : « Où est l'antiquité du sanctuaire et la tradition séculaire du culte local ? Où est la main de Dieu, visible dans ses prodiges ? Qui, sinon Dieu lui-même peut créer des centres de pèlerinage ? Il y met le sceau du miracle. Il évoque du sein de la terre une statue enfouie depuis neuf cent vingt-cinq ans, ou bien il la fait découvrir toute blanche sous un buisson, comme un lys au milieu des épines. Et c'est sainte Anne d'Auray ou le Roncier de Josselin. Il fait sortir de terre, du cœur d'un pauvre paysan mort, un lys dont chaque fleur chante l'*Ave Maria*. Et c'est le Folgoët. Il fait apparaître Marie en personne aux yeux éblouis des enfants. Et c'est la Salette, Lourdes, Pontmain. Ou bien, si les prodiges manquent, c'est la longue chaîne de grâces accordées à la piété populaire, c'est le courant de prières confiantes établi depuis des siècles, c'est la fidélité héroïque autour de la statue vénérée durant les jours de persécution qui, à défaut de l'éclat des miracles, consacrent un sanctuaire par le prestige des traditions antiques.

Ici, quoi de pareil ? Vous datez d'hier, et vos grâces reçues dans l'intimité, si elles sont connues de Dieu, semblent ignorées des hommes. Où sont vos titres ? »

Avant d'entendre l'orateur lui-même répondre à ces questions, demandons-nous à qui revient l'honneur d'avoir en premier lieu désiré le Couronnement de saint Joseph de Kermaria. Il semble bien que ce soit au chanoine J. Buléon qui avait pour saint Joseph une dévotion dont il aimait — nous en avons rapporté le témoignage — faire remonter l'origine aux Filles de Jésus qu'il avait vues, tout enfant, dans sa paroisse natale de Plumergat. Dans la lettre suivante qu'il adressait,

à la fin de l'année 1900, à Mère Marie de Sainte-Blandine, il est question, pour la première fois, de « couronner la statue de saint Joseph de Kermaria ».

Ma Révérende Mère,

Le rêve dont j'eus l'honneur de vous entretenir, dès mon arrivée au pays de Kermaria me revient avec une intensité croissante, à l'occasion de la nouvelle qui nous arrive de Seyssinet ¹.

Saint Joseph va être couronné là-bas, et l'on m'invite à assister à la cérémonie, comme représentant de la Bretagne. Quand m'invitera-t-on à assister au couronnement de saint Joseph de Kermaria, comme représentant du berceau de votre Congrégation ?

J'ai l'espoir invincible que ce Couronnement aura lieu, quelque jour et je voudrais y contribuer, si le bon saint Joseph consent à se servir de mon concours. J'ai cru voir que vous seriez heureuse vous-même d'offrir à ce grand saint un témoignage public et solennel de la reconnaissance et de la particulière dévotion de votre famille religieuse. Aussi je me permets de vous indiquer deux séries de recherches à faire pour faciliter la réalisation de ce beau rêve :

¹ L'archiconfrérie de Saint-Joseph de Seyssinet (Isère) avait pris naissance à Beauvais où les PP. du Saint-Esprit avaient un collège auprès duquel le P. Limbour avait ouvert une école apostolique dont les élèves prirent le nom de Petits Clercs de Saint-Joseph. Cette œuvre fut transférée à Seyssinet où, le 2 décembre 1900, la statue de saint Joseph de leur nouvelle Archiconfrérie fut couronnée. Lors des expulsions, les élèves et la statue de leur Père Nourricier partirent pour l'exil à Suse (Italie), pour n'en revenir qu'après la guerre de 1914-1918 et s'établir à Alex (Drôme) où elle est encore aujourd'hui.

1^o Recueillir — en contrôlant chaque témoignage — tous les faits qui attestent la protection exceptionnelle que saint Joseph a exercée sur votre Congrégation dès l'origine.

2^o Recueillir les renseignements *a)* qui témoignent de la dévotion très grande des Filles de Jésus à l'égard de saint Joseph ; *b)* qui montrent combien les Filles de Jésus ont contribué à étendre et populariser le culte de saint Joseph en Bretagne.

J'ai pensé que le passage des Sœurs à Kermaria, pendant les deux retraites, vous fournirait une occasion de consulter les anciennes et de recueillir des renseignements à ce sujet. Et, quand même cette vaste enquête ne devrait pas être utilisée pour obtenir le Couronnement de votre statue, elle serait précieuse pour vous, et ce serait un trésor d'histoires édifiantes pour celles qui viendront après vous.

Daignez agréer... »

Breton tenace, il n'est pas homme à abandonner un projet raisonnablement conçu et qu'il a à cœur de voir réussir ; aussi y revient-il à plusieurs reprises. Il écrit en 1907 : « M. Duparc, curé de Lorient, vient d'être nommé à l'évêché de Quimper. Je suis convaincu que M. Duparc a été sauvé de la mort, au moment de la grande crise qui a failli l'emporter, par les prières de Kermaria. Dieu veuille que saint Joseph de Kermaria qu'il viendra peut-être couronner un jour, ne l'ait sauvé d'une mort prématurée que pour lui permettre de répandre le culte de saint Joseph. »

En 1910 : « ...à mes yeux, Kermaria est, en Bretagne, la capitale religieuse du culte de saint Joseph et j'espère

que cette idée entrera aussi dans l'esprit de nos compatriotes. »

Plus tard encore, à propos d'un *Mois de saint Joseph*, en langue bretonne ¹, préfacé par M. Buléon lui-même : « Et qui sait si la troisième édition n'annoncera pas aux Bretons que la statue de saint Joseph de Kermaria aura été couronnée par les Evêques de Bretagne ? »

Vers la réalisation

Malgré les encouragements de cet ami de « leur » saint Joseph, les Filles de Jésus ne semblaient pas se préoccuper, ni même s'occuper beaucoup de ce « rêve ». Comment un si grand honneur pourrait-il échoir à l'humble statue de leur saint Protecteur et, à elles-mêmes, un si grand bonheur ? N'y aurait-il pas témérité de leur part, présomption, orgueil même, à y penser ? M. Buléon, au hasard des visites qu'il pouvait rendre à Kermaria et des conférences qu'il donnait aux religieuses, ne manquait pas de les entretenir de son dessein et de leur demander d'en hâter la réalisation par leurs prières, mais si l'idée faisait son chemin et s'insinuait dans l'esprit de la Mère et de ses Filles, c'était doucement, très doucement. A supposer qu'elle ait pris naissance au début de ce siècle, elle aura mis vingt ans à prendre corps, puisque ce n'est que le 13 novembre 1919 que Mère Marie de Sainte-Blandine écrivait la « lettre circulaire concernant le culte de saint Joseph » où elle reprenait, presque article par article, les dispositions que lui avait indiquées le chanoine J. Buléon.

« Mes bien chères Filles,

Dieu seul et sa sainte volonté !

¹ Opuscule de M. Gouron, recteur de Grand-Champ.

Ce ne sera pas sans surprise que vous recevrez en ce mois des âmes du Purgatoire, une lettre où je vous entretiendrai de notre bon Père saint Joseph.

C'est que, depuis longtemps déjà, et surtout depuis une retraite que j'ai faite le mois dernier, je me sens pressée d'honorer et de faire honorer saint Joseph, plus encore si possible que nous ne l'avons fait jusqu'à présent.

Nous voudrions composer un mémorial de tout ce que saint Joseph a fait pour nous, et aussi de ce que nous avons eu le bonheur de faire pour lui.

Ce serait pour nous toutes un souvenir précieux ; pour saint Joseph un pieux hommage ; et, pour les Sœurs qui viendront après nous, un trésor de faits édifiants, bien propres à raviver leur amour et leur reconnaissance envers le saint Patriarche de Nazareth.

Mais pour composer ce « mémorial », nous avons besoin de votre concours, mes bien chères Filles, et nous comptons sur votre bonne volonté à toutes pour nous aider dans ce travail. »

Aucune des Filles de Jésus, sollicitée de rendre cet hommage à saint Joseph, ne s'y refusa mais chacune d'elles eut bien vite fait de répondre : « Je l'aime, je le prie de tout mon cœur, je travaille de mon mieux à le faire connaître et aimer. » C'est dit en quelques mots, même si ces quelques mots résument toute une vie, la vie de Sœur Marie de Saint-Joseph, par exemple, décédée en 1870, très dévote à son saint Patron. « Son plus grand désir était de le voir honoré ; la joie paraissait sur son visage quand on parlait devant elle des grandeurs et des bienfaits de saint Joseph. Elle eût désiré voir tout le monde animé de cette dévotion, promettant que

Kermaria deviendrait un pèlerinage célèbre en l'honneur du grand saint. Si elle était sensible à ses gloires, elle ne l'était pas moins à ses douleurs. Ainsi, la veille de Noël était, pour cette chère Sœur, un jour de larmes, en pensant à toute la peine que saint Joseph avait eue à trouver un abri pour Marie.

Toutes les Filles de Jésus auraient pu répondre comme les Sœurs de Colne, en Angleterre : « Ici, saint Joseph est peu connu ; nous travaillons à le faire connaître et honorer par les catholiques si généreux, si simples... » ou comme celles de Pincher-Creek : « Nous sommes heureuses de vous dire que le culte de saint Joseph va toujours croissant dans cette ville. Il y a quelques années nous commençons à honorer notre saint Protecteur, au couvent seulement. Aujourd'hui, c'est grande fête à l'église paroissiale... »

Se servant des rapports envoyés par chaque Communauté, la Maison-Mère composa un article intitulé : « La dévotion à saint Joseph dans l'Institut », dont nous extrayons ces lignes : « La statue de saint Joseph est à la place d'honneur ; chaque oratoire la possède. Les enfants de nos écoles apprennent à l'invoquer pieusement. Ils acceptent sa médaille ; ils propagent son image, et, par les enfants, le nom béni pénètre peu à peu dans les familles : son portrait est épinglé à la frise ou à l'angle des vieux meubles. Un beau jour enfin, toujours sur leur prudente mais pressante initiative, la statue obtient dans l'église paroissiale un trône ; les bougies et les fleurs la décorent avec une magnificence croissante et, peu à peu, le mois de mars est devenu ainsi chez nous un mois d'invocation à saint Joseph, comme le mois de mai était déjà tout consacré à Marie. »

Mgr Gouraud à Rome

Tout cela est très bien évidemment, mais enfin ne constitue pas un dossier capable d'impressionner les Congrégations romaines en faveur de saint Joseph de Kermaria, ni surtout de permettre le Couronnement de sa statue¹. Le P. Hoegy, c. s. sp., Consulteur de la Congrégation des Rites, sollicité par Mgr Gouraud d'intervenir en faveur du Couronnement, avait déclaré que ce serait difficile ; Mgr Duparc doutait du succès ; Mgr Gouraud lui-même n'en était pas plus assuré, mais faisait sien le mot du Taciturne : « Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer », à cette différence toutefois, que, dans la circonstance, l'Evêque de Vannes espérait quand même réussir.

Le laboureur n'ensemence pas son champ à l'aventure : il sait d'où souffle le vent, il choisit le moment où la terre n'est ni trop sèche ni trop humide... Mgr Gouraud répondant de grand cœur aux instances de Mère Marie de Sainte-Blandine et prenant en main la cause de saint Joseph, celle de son Couronnement au moins, sentait bien qu'un vent léger soufflait des collines éternelles, chargé de ses louanges. Jamais son nom n'avait plus retenti dans l'Eglise, jamais sa puissance n'avait été plus reconnue, plus invoquée. L'heure semblait favorable et la requête avait des chances d'être entendue. Le cinquantenaire de son Patronage sur l'Eglise Universelle venait d'être célébré et, à cette occasion le Pape avait montré

¹ Cette statue n'est pas une œuvre d'art, c'est un travail « honnête », sans plus. En 1900, M. Buléon ajoutait ceci à sa lettre déjà citée : « Quelle statue feriez-vous couronner ? Je doute que la Congrégation des Rites, qui est juge en pareille matière, accepte la statue qui domine le maître-autel de votre chapelle. »

au monde l'actualité, la nécessité de la dévotion envers lui. Pouvait-il ne pas agréer une supplique qui entrait si bien dans ses vues ? En mai 1920, Mgr Gouraud partait pour Rome et, contrairement aux prévisions pessimistes, la faveur sollicitée au nom des Filles de Jésus, lui fut accordée sans difficulté. La nouvelle immédiatement mandée à Kermaria fut reçue avec les *Magnificat* que l'on pense. Peu après, le 28 juin, un bref officiel de Rome autorisait l'Evêque de Vannes à célébrer cette solennité.

Le 5 avril 1921, Mgr Gouraud annonçait l'honneur que le Souverain Pontife lui faisait en lui « permettant de couronner, chez les religieuses de Kermaria, la statue vénérée de saint Joseph ». Revenant sur ce sujet, le 2 juillet suivant, il précisait par « cette faveur extraordinaire », « récompenser l'esprit religieux du diocèse ». Tout le diocèse, en effet, était convoqué aux fêtes des deux Couronnements : celui de saint Joseph de Kermaria le 14 août et, le lendemain, celui de l'antique et très curieuse « vierge ouvrante »¹ de Notre-Dame de Quelven dans la paroisse de Guern, près de Pontivy. Ce dernier accordé, peu avant 1914, par le saint Pape Pie X, n'avait pu avoir lieu, à cause de la guerre, précisément.

14 août 1921. Solennité du Couronnement

Ce furent des jours glorieux que vécurent, entre les mois d'avril et d'août 1921, les humbles Filles de Jésus. « Leur » saint Joseph allait être couronné ! La joie vibrait

¹ Une des quelques statues de Bretagne faites de telle façon qu'elles s'ouvrent à la manière des armoires et portent, sur les panneaux intérieurs, peints ou sculptés, les mystères du Rosaire.

dans tous les cœurs. En s'y livrant elles obéissaient aussi bien à leur propre mouvement qu'au conseil de leur Mère qui leur disait : « Oui, livrons-nous à une grande et sainte joie... nous pouvons prendre pour nous l'invitation de saint Paul aux Philippéens : « Réjouissez-vous dans le Seigneur ! Je vous le redis : réjouissez-vous ! »

Elle écrivait encore, mais pour elle seule, dans ses notes intimes : « J'éprouve du bonheur en pensant à la gloire qui reviendra à Dieu dans le Couronnement de saint Joseph de Kermaria. Ma joie est contenue, mais elle n'est pas moins vive. La cause ? Saint Joseph sera encore plus connu, plus honoré, plus aimé... Merci mon Dieu, de cette grande faveur du Couronnement de notre bien-aimé Père ! A cette occasion je vous supplie, ô mon Dieu, d'accorder au Souverain Pontife Benoît XV, à Mgr Gouraud, à tous les membres de notre Congrégation, à toutes les personnes qui me sont chères, une abondance de grâces de choix... »

Mais comme si la joie seule risquait de n'être pas assez surnaturelle, Mère Marie de Sainte-Blandine ajoutait : « Cette fête doit faire époque dans notre famille religieuse, par un redoublement d'esprit de foi, d'humilité, d'obéissance, en un mot, d'esprit religieux. » D'ailleurs, et ceci est remarquable, aucune exaltation ; dans la circonstance les Filles de Jésus gardent leur « simplicité ». Leur Supérieure leur en donnait l'exemple en les priant de redoubler de ferveur envers saint Joseph, en leur disant que, pauvres par vocation, elles pouvaient cependant se montrer généreuses, en sacrifiant l'envoi d'une lettre non indispensable, en raccommodant davantage une paire de chaussures, un vêtement déjà usé, en renonçant à certaines douceurs sans préjudice toutefois pour

la santé. Tous ces actes, disait-elle, se changeraient en perles et en diamants pour la couronne que leur piété filiale voulait offrir à saint Joseph. Ni Mère Sainte-Angèle, ni Mère Marie de Saint-Charles n'auraient dit autrement.

C'était prendre les choses par leur côté surnaturel et pratique. Que l'on songe aux frais considérables, pour une Communauté pauvre, que peut entraîner pareille cérémonie : décorations, couronnes précieuses, réception de nombreux personnages que l'on doit traiter dignement... tout se paye, même les honneurs que l'on rend à saint Joseph. Il est vrai que l'Econome de la Sainte Famille est solvable et rend au centuple ce qu'on lui donne sans compter.

Les Filles de Jésus eurent le bon goût de ne pas accumuler les ornements : guirlandes, banderolles, oriflammes et festons ôtent plus qu'ils n'ajoutent à la beauté d'un décor, quand ce décor est fait de chênes et de tilleuls majestueux dont les frondaisons s'épanouissent dans l'azur d'un beau jour d'été. Le temps était à la pluie, mais on demanda du soleil à saint Joseph et le 14 août, le ciel eut la profondeur et la pureté d'un ciel d'Italie.

De bon matin, la foule est déjà compacte mais calme et docile aux indications du service d'ordre. Elle arrive de toutes les directions en lourds camions, en voitures élégantes, en chars à bancs antiques avec paysans et paysannes endimanchés. Des trains spéciaux venant de Pontivy, de Ploërmel, de Vannes, de Lorient, des départements voisins de la Bretagne, déversent à Locminé le flot vivant de douze à quinze mille pèlerins qui formeront tout à l'heure comme un lac humain, habilement

endigué dans l'immense prairie-verger, où doit se célébrer la messe. Pour les dignitaires ecclésiastiques, une « loggia » a été prévue, avec clochetons et fléchettes à fleurons, tendue de velours rouge à l'intérieur, architecture d'un jour due au talent de M. Guillaume¹. Toute la foule doit passer sous l'arc de triomphe qui s'élève au portail d'entrée où se lit l'invitation, qui jamais ne fut mieux de circonstance : *Ite ad Joseph*.

Un grand remous se produit soudain : clairons et tambours du patronage Saint-Colomban de Locminé sonnent et battent « aux champs ». Place au cortège ! Sur deux rangs s'avancent cinquante séminaristes et cent cinquante prêtres en surplis ; puis les Abbés mitrés que chacun nomme : Les RR. PP. Dom Bricuc et Dom Bernard, Abbés des Trappes de Thymadeuc et de Soligny ; les Prélats escortés, chacun de deux chanoines et qui prodiguent leurs bénédictions : NN. SS. Florent de la Villerabel, évêque d'Enos, auxiliaire de Tours ; Le Senne, évêque de Beauvais ; Duparc, évêque de Quimper ; André de la Villerabel, archevêque de Rouen ; Charost, coadjuteur de S. Em. le cardinal Dubourg ; Pichon, archevêque-évêque des Cayes (Haïti) et enfin Mgr Gouraud, évêque de Vannes.

Deux prêtres, en chape, portent les deux couronnes qui rutilent au soleil. Près de l'autel, l'Evêque se les fait présenter. M. l'abbé Onno, qui, depuis 1918, a succédé au regretté M. Le Jéloux, s'avance, prête le serment de conserver et de laisser à perpétuité sur la tête des Saintes Images, les couronnes qui vont être bénites. « Je le promets et je le jure. Que Dieu et les

¹ Professeur au Collège Saint-François Xavier, Vannes.

Saints Evangiles me soient en aide ! » dit l'Aumônier, la main étendue sur les Livres Sacrés. Puis, lecture est donnée du bref pontifical permettant le Couronnement et déléguant à cet effet l'Evêque de Vannes, qui bénit les couronnes, tandis que le Chancelier de l'Evêché promulgue les indulgences accordées par le Saint-Père à l'occasion du Couronnement. Cependant, l'Archevêque de Rouen, assisté de MM. les chanoines Le Berre et Buléon, dont le « rêve » se réalisait enfin, revêt les ornements sacrés et la foule entonne, en l'honneur de saint Joseph, un cantique dû à l'inspiration de M. Le Maréchal :

*Sant Jojob, pried glan er Huerhiez mam de Zoué
Streuet hiniù arnomb gréseu get larganté.*

*Saint Joseph, chaste Epoux de la Mère de Dieu,
Répands aujourd'hui sur nous les grâces avec largesse.*

Religieuses et séminaristes chantent, dirigés par M. le chanoine Pirio le propre de la messe *Adjutor noster* ; malgré le plein air qui disperse les voix, ils obtiennent l'ensemble parfait qu'exigent les mélodies grégoriennes ; mais la foule, tout à l'heure, à pleins poumons, répandra son âme dans la messe royale de du Mont.

Mgr Le Senne prend la parole. Dès le début, il retient l'attention en rappelant que, parmi les privilèges réservés jadis aux Evêques de Beauvais, leur revenait spécialement celui d'aller prévenir les Rois de France, à Reims, que l'heure de leur sacre était venue : « Sire, disait-il, il est temps de descendre pour que vous soyez sacré et couronné ! » Aujourd'hui, poursuivait l'orateur, c'est encore à l'Evêque de Beauvais que revient l'honneur

de dire, non à un roi de France, mais au Patron de l'Eglise Universelle : « Saint Joseph, le jour est arrivé où vous devez recevoir, à Kermaria, les honneurs du Couronnement. »

Nul souvenir historique ne pouvait être cité avec plus d'à-propos. Il était d'ailleurs de haute convenance que ce fût à l'Evêque de Beauvais de célébrer le saint Patriarche, comme ami de très longue date de Kermaria et comme Evêque d'une cité, siège d'une très vivante Archiconfrérie de Saint-Joseph. En un breton populaire Mgr Le Senne montra dans Kermaria l'œuvre de saint Joseph et, dans la vie du Saint, les exemples que les chrétiens ont à faire passer dans la leur.

Mais voici que le moment du Couronnement proprement dit est arrivé. Le Délégué s'incline profondément devant la statue et, à genoux, entonne l'antienne *Ecce fidelis servus...*, il couronne l'Enfant-Jésus d'abord, disant en latin : « Comme nos mains vous couronnent sur terre, puissions-nous mériter d'être couronnés de gloire et d'honneur dans le ciel » ; ensuite saint Joseph. Alors les cloches sonnent à toute volée, annonçant à la contrée que la statue de saint Joseph de Kermaria vient de recevoir les honneurs du Couronnement. Mgr Gouraud encense la sainte Image, tandis que la chorale chante des acclamations dont la première était ainsi conçue : « Au bienheureux Joseph, Fidèle époux de la Mère de Dieu, orné du titre glorieux de Patron et Protecteur de l'Eglise Universelle, qui honore cette maison d'une si noble et si paternelle tendresse, qui fut toujours la joie, l'honneur et le soutien de cette Congrégation : Amour filial et dévouement universel ! » Le chœur, répondant aux paroles du coryphée, poursuit :

« Abaissez vos regards, ô saint Patron, trois fois aimable, sur votre pieuse clientèle ici réunie en votre nom ; et la glorieuse protection dont vous l'honorez sera connue de plus en plus par l'univers ! » A quoi le peuple répond : *Fiat ! Fiat ! Amen ! Amen !* Suivent les louanges, au Pape d'abord, à l'Evêque, aux Prélats et la prière à Dieu de les bénir ainsi que « les religieuses attachées à son service et qui avaient tressailli de joie de voir ce jour ».

Après quoi, et pour terminer les cérémonies du matin, la foule chanta le plus vibrant des *Te Deum*.

A l'issue des vêpres, dès que l'Evêque de Quimper se leva pour son discours, ce fut un silence impressionnant car, dans l'art de la parole, les maîtres, si bons qu'ils fussent, n'étaient, à côté de Mgr Duparc, que des élèves...

« On a porté ce jugement sur Mgr Duparc orateur : Parole prodigieusement variée, chaleureuse, lumineuse, jamais lasse et certes jamais fatigante, toujours apostolique et surnaturelle, s'adaptant sans effort à tous les sujets... entraînant, il est l' « orateur ». De haute taille, d'une prestance qu'il faudrait dire royale si la crosse et la mitre n'y ajoutaient la majesté supérieure du Pontife, les traits sculptés comme d'une vivante et vibrante statue, le regard d'emblée dominateur, l'Evêque regarde son auditoire et déjà l'embrasse, l'étreint... L'auditoire s'est livré : il sait bien qu'il sera tout à l'heure soulevé, qu'il ne se défendra pas du sortilège de cette voix musicale, chaude et pénétrante, puissante sans éclats, maîtresse et paternelle, que le geste simple et mesuré, énergique sans effort et sans désordre, va l'entourer, le saisir, l'introduire dans l'intimité du sentiment qui s'exhalera devant lui, heureux de vivre une

heure sur les cimes et d'entrevoir dans la grisaille ou la ténèbre quotidiennes, un pur rayon de la beauté immatérielle du vrai ¹. »

On ne résume pas Mgr Duparc et, faute de pouvoir reproduire son discours en entier, on le cite. Après avoir dit, — « chanté » serait mieux — les raisons que le ciel a de couronner saint Joseph, il en vient à celles de la terre et, s'adressant aux religieuses : « Souffrez que je vous le dise : ici, ce n'est pas surtout le Patron de l'Eglise Universelle que je viens voir couronner, c'est le bienfaiteur d'un coin de Bretagne et, pour rendre plus exactement ma pensée, c'est un « Saint de Bretagne » adopté par vous, que vous couronnez aujourd'hui... Mes Sœurs, consultez vos annales. Qui a veillé sur la naissance de votre Congrégation, marqué vos âmes de son empreinte, inspiré à vos cœurs le désir des vœux de religion, dirigé votre vie intérieure, réglé prudemment votre essor et pourtant étendu votre apostolat, varié vos vocations suivant les besoins du siècle, porté vos essais outre-mer, mais maintenu fidèlement leurs liens avec la ruche d'origine, soutenu vos pas sur la terre étrangère, gardé au loin votre esprit de Bretagne, entretenu votre courage dans les pires dangers, sauvé vos personnes des mains des barbares d'Allemagne et, peu à peu, ressuscité toutes vos œuvres atteintes par les lois de persécution ?... Le créateur, le directeur, l'animateur de la famille, vous le connaissez bien. Vous l'avez vous-mêmes choisi. Vous l'avez prié comme on prie un Père. Vous l'avez imité d'aussi près que possible... Vous ne l'avez pas laissé en paix un jour,

¹ R. Cardaliaguet : Mgr Duparc, évêque de Quimper, plaquette 34 pages.

ni une minute... Votre succès est venu de là. Ne vous y trompez pas. »

Dans une page de haut vol, l'orateur donne à la foule, comme l'avait fait Mgr Le Senne, le matin, la vie de saint Joseph en exemple.

La fête est terminée. Le peuple s'incline sous la bénédiction du Saint Sacrement, donnée du porche de la chapelle, et se retire au chant des cantiques.

Kermaria, terre de saint Joseph

Si maintenant on veut bien se souvenir du récit de Louison, rencontrant sur la grande lande, un digne charpentier qui lui dit : « Il s'accomplira de grandes choses dans ce coin de terre ; beaucoup y viendront de loin, pour y vivre ensemble et saint Joseph sera honoré ici. » Ne peut-on pas se demander, après une telle fête, un tel concours de peuple, de telles magnificences, si ce « Charpentier » était vraiment un « Charpentier » s'il n'était que cela, et si cette légende n'était rien de plus qu'une légende ?

Le désir que M. Buléon avait exprimé à Mère Marie de Sainte-Blandine de voir Kermaria devenir la « capitale religieuse du culte de saint Joseph » en Bretagne au moins, était exaucé : les populations attirées par les fêtes du Couronnement l'avaient grandement prouvé. D'ores et déjà, nombreux étaient les pèlerins qui, individuellement ou par groupes, accouraient aux pieds de la statue vénérée, dans l'intention de solliciter des grâces ou de remercier des faveurs obtenues, comme en témoignent les plaques de marbre qui revêtent les murs du sanctuaire.

Kermaria a cessé d'être un lieu perdu dans les landes de Locminé. Chaque année, au 19 mars et le troisième dimanche après Pâques, en la fête du Patronage de saint Joseph, c'est par centaines que les pèlerins y accourent des paroisses avoisinantes ainsi que de Pontivy, Baud, Vannes, Auray. Ils y viennent du pays bigouden, du pays de Cap-Sizun, du pays de Vitré et de Saint-Malo, de toute la Bretagne.

Bien avant que les cloches sonnent la grand-messe et les vêpres, le sanctuaire, que les religieuses ont laissé libre, est envahi — le terme n'est pas trop fort — par une foule priante. Des centaines de pèlerins débordent les marches de la chapelle et les alentours. Les haut-parleurs leur transmettent les chants et les allocutions.

Après les vêpres, la procession se déroule dans les jardins. Monseigneur l'Evêque de Vannes la préside habituellement. La foule chante, prie avec ferveur. C'est pour cela qu'elle est venue au « pardon » de saint Joseph. Elle a tant de grâces à lui demander, elle a tant à le remercier pour celles déjà reçues de son puissant Patronage et de sa bonté.

Quand le soir tombe, avant de quitter Kermaria, nombreux sont les pèlerins qui reviennent à la chapelle redire au père adoptif de Jésus, les besoins de leurs âmes, de leurs foyers : jeunes filles et jeunes gens inquiets de l'avenir, fiancés, jeunes épouses, hommes mûrs, vieillards. Les yeux fixés sur la blanche statue, ils prient avec une confiance qui emporte certainement le « oui » de leur saint Protecteur.

Toute l'année aussi, nombreux sont les prêtres qui jouissent de la paix de Kermaria et de son silence en

des journées de récollection sacerdotale ; instituteurs et institutrices de l'Enseignement libre s'y rassemblent pour des conférences pédagogiques ; membres de l'Action Catholique, dames de la Ligue y viennent pour des rencontres, des « mises au point » nécessaires à leur apostolat.

Parfois c'est tout un peuple d'enfants qui sont les hôtes de Kermaria : croisés et croisées de l'Hostie. Saint Joseph les accueille avec joie, ces bénis de son Fils Jésus, dont plusieurs rêvent d'être prêtres ou religieuses.

* * *

De cet élan vers saint Joseph, le mouvement initial était parti du petit couvent de Bignan. C'était pour Mgr Gouraud une joie de le reconnaître, joie dont il n'avait garde de se priver. Au mois de mai 1925, annonçant à Kermaria la nomination de M. le chanoine Picaud, son Vicaire Général, comme Evêque auxiliaire de Vannes, il s'exprimait ainsi : « Comme votre Communauté est le plus beau joyau de l'Evêque de Vannes, j'ai tenu à vous le présenter à vous les premières. »

« Le plus beau joyau de l'Evêque de Vannes ! » O Vénérable Mère Marie de Saint-Charles, il est loin le temps où Mgr de la Motte de Broons et Vauvert vous traitait avec si peu de considération ; le temps où vous déposiez à l'Evêché, pour la fête de Mgr Bécél, « un morceau de beurre et un bouquet », dons du pauvre, n'osant pas solliciter une audience, de crainte qu'elle ne vous fût pas accordée ! Pour n'avoir pas à concevoir

d'orgueil des paroles élogieuses de leur Evêque, vos filles ont l'intelligence de rapprocher les jours qu'elles vivent de ceux que vous avez vécus, afin de reconnaître que si, dans leur situation, quelque chose a changé, elles en sont bien plus redevables à la bonté de saint Joseph qu'à leurs propres mérites ».





Chapitre XIV

JOURS DE JOIE, JOURS DE DEUIL



Réélection de Mère Marie de Sainte-Blandine

n apprenant à la Congrégation le résultat des élections généralices de 1918, Mgr Gouraud avait écrit :
« Vous remercerez Dieu avec moi de cette élection dont l'unanimité dit l'excellence. En réalisant celles qui depuis longtemps gèrent les intérêts de la Congrégation, le Chapitre a dit, en même temps que sa reconnaissance pour les services rendus, sa confiance en l'avenir. Certes, jamais confiance ne fut donnée à des âmes plus expérimentées. »

Ces âmes avaient fait leurs preuves et l'état de la

Congrégation l'attestait aisément. Elles avaient su la conduire, contre vents et marées, au milieu de cent écueils. Comment ne pas s'incliner devant une Supérieure qui ne craint pas la responsabilité, possède le sens du devoir, sans souffrir toutefois de cette vanité secrète qui pousse les personnes depuis longtemps en charge à se croire indispensables. Lisons ces lignes prises au journal intime de Mère Marie de Sainte-Blandine ; elles sont d'une personne intelligente dont les pieds touchent le sol et qui ne vit pas dans une cité de rêve : « Respecter toutes mes Sœurs ; ne leur parler qu'en pensant qu'elles sont meilleures que moi. Me regarder comme leur servante. Prendre pour moi la tâche la plus lourde et ne pas craindre ma peine... Que d'occasions de me confondre devant les exemples qu'elles me donnent... comme ces beaux modèles que j'ai sous les yeux, moi aussi je dois être vertueuse, serviable pour toutes ; les recevoir aimablement, supporter les longues explications, ne pas paraître pressée, ennuyée... » Voilà qui est clair et vaut mieux, surtout traduit en actes, que des effusions sentimentales sans effet. Et plus elle avance en âge, plus le fardeau du Supériorat pèse sur ses épaules et plus elle s'examine avec scrupule et se juge avec sévérité. « ...Je vais commencer ma vingt-cinquième année de Généralat ! J'en suis effrayée ! Quelle responsabilité ! Une autre prendra ma place et combien j'en suis heureuse. Elle fera infiniment plus de bien que moi. Puissé-je laisser la Congrégation fervente et régulière telle qu'elle m'a été confiée le 1^{er} août 1899. Je n'aspire qu'à descendre, qu'à occuper la dernière place... m'effacer, disparaître et mourir oubliée, attendant ma récompense de Dieu seul, si

j'en mérite une. Je suis au déclin de ma vie ; me tenir prête à paraître devant Dieu. »

Quand arrivèrent les élections de 1924, Mgr Gouraud vint à Kermaria pour les présider. Auparavant, il réunit le Conseil et, à la surprise de toutes les Mères, il conseilla à Mère Marie de Sainte-Blandine de donner sa démission. Le coup fut rude, non pas, certes, pour elle, mais pour les Mères Assistantes et Conseillères, qui étaient loin de s'attendre à cette disposition de la part de Mgr Gouraud. Faut-il voir, dans ce fait, une conséquence de l'opposition qui existait parfois entre les idées de l'Evêque et celles de la Supérieure Générale ? — opposition qui n'occasionna jamais de heurts ni de tensions dans leurs rapports, et que peu soupçonnèrent — Mgr Gouraud obéissait-il au mobile qui l'avait déterminé lui-même à demander à Rome un Auxiliaire, ou au désir de se soumettre aux nouvelles prescriptions canoniques touchant les Supérieures ? On ne sait. Toujours est-il que le Conseil ne pensa pas que ces lois pouvaient avoir d'effet rétroactif, ni concerner une Supérieure en charge depuis vingt-cinq ans, et de qui nulle raison ne sollicitait la déposition. Mère Marie de Sainte-Blandine avait 69 ans, il est vrai, mais ses forces physiques la servaient encore, et son expérience, ses vertus, la confiance de toute la Congrégation militaient pour son maintien.

Mère Marie-Agnès, assise près de Mère Marie de Sainte-Blandine à ce Conseil, lui glissa à l'oreille : « Dites non ! » Elle ne dit pas non, ce qui n'aurait pas été dans sa manière, mais simplement : « Monseigneur, je ne cherche que la volonté de Dieu. » Au dépouil-

lement du scrutin, on vit que les votes s'étaient portés sur sa personne à l'unanimité.

Le ton très sympathique de Mgr Gouraud, à la suite de cette élection, montre bien que le conseil qu'il avait donné à la Révérende Mère était tout de principe : « Je suis heureux de constater l'union qui existe entre les membres de la Congrégation. Je vous félicite d'avoir réélu, presque à l'unanimité, toutes vos anciennes Mères. L'expérience du passé prouve qu'elles étaient à la hauteur de leur tâche. Continuez à la leur faciliter par votre obéissance prévenante et confiante. »

Jubilé de Mère Marie de Sainte-Blandine

Afin de mieux marquer que la joie qu'il éprouvait de cette nouvelle réélection n'était pas feinte, Mgr Gouraud voulut que le cinquantième anniversaire de profession religieuse de la Révérende Mère Générale fut solennellement fêté à Kermaria. Il le présida le 5 août 1925, ayant à ses côtés Mgr Picaud ; M. Le Garrec, doyen du Chapitre, qui fit de cette fête le plus étudié des comptes rendus, et son inséparable ami et collaborateur M. le chanoine Buléon ; des chanoines, des curés, des recteurs, des vicaires, les anciens aumôniers de la maison ; quelques parents, quelques amis. « En somme, peu d'invités, mais de choix, assez pour une fête de famille, pas assez pour la faire déborder au dehors. »

Des vingt-huit religieuses qui, en 1875, compagnes de Mère Marie de Sainte-Blandine, prononçaient leurs premiers vœux, seize étaient déjà parties pour le Paradis ; celles qui attendaient encore le départ, entouraient leur vénérable Supérieure en écoutant avec ravissement

M. Buléon. Celle-ci l'avait supplié de parler d'elle le moins possible. L'orateur accéda à son désir et tout son discours revint à ceci : « N'enviez pas celles qui sont au-dessus de vous. Toute dignité est une charge, toute charge est un fardeau et il y a des fardeaux si lourds ! Plaiguez-les plutôt et priez pour elles. » Pas de compliments mais, en traçant le portrait de la Supérieure idéale, il faisait de Mère Marie de Sainte-Blandine l'éloge le plus mérité et le plus exempt de flatterie. « Voilà ce que je devrais être, confia la Révérende Mère au chanoine Le Garrec, beau sujet de méditation pour moi. »

Jubilé au Canada

Il y eut de grandes réjouissances, à la même époque, à la Maison régionale des Trois-Rivières : les Filles de Jésus fêtaient le vingt-cinquième anniversaire de leur arrivée au Canada ; Mère Marie de Sainte-Elisabeth s'y trouvait. Ces vingt-cinq années, si elles avaient enlevé un peu de ses forces à Mgr Cloutier, semblaient avoir accru sa bonté. Il tint à donner à ce jubilé tout l'éclat qu'il méritait. A l'issue d'une messe pontificale dans une chapelle ornée comme le goût canadien sait le faire, les religieuses dirent au vénérable Evêque leur reconnaissance : elles lui devaient tout de leur situation présente dans la province de Québec. Elles rappelèrent leur arrivée pleine d'incertitude, leur rapide développement ; elles eurent des remerciements chaleureux pour les cœurs qui s'étaient largement ouverts à leur détresse et terminèrent par ces mots : « Je n'ose dire, Monseigneur, que nous serons toutes ici pour fêter nos noces d'or, mais je puis affirmer que les générations des Filles

de Jésus acclameront, dans vingt-cinq ans, comme aujourd'hui et toujours, le nom de notre Bienfaiteur et Père, Mgr François Xavier Cloutier, évêque des Trois-Rivières. »

Répondant à l'adresse qu'il venait d'entendre, Mgr Cloutier évoqua de lointains souvenirs, puis ajouta : « Je suis heureux de célébrer avec vous le vingt-cinquième anniversaire de votre arrivée au Canada. Je ne regrette pas de vous avoir admises dans mon diocèse, au contraire je m'en félicite... Je suis heureux que vous habitiez maintenant, au Côteau-Saint-Louis, une maison grande et bien située, et je bénis le ciel en voyant se multiplier le nombre des postulantes et des novices. Mais il n'y en a pas encore assez. Travaillez toujours à recruter des vocations... »

Mort de Mère Marie-Joseph du Sacré-Cœur

L'éclat dont on entoure les fêtes jubilaires ne réussit pas à cacher, surtout à qui en est l'objet, l'inxorable fugacité du temps. Les joyeuses envolées de cloches des cinquantenaires laissent pressentir les larmes des glas.

Mère Marie de Sainte-Blandine perdit coup sur coup, la même année, ses deux Assistantes : Mères Marie-Agnès et Marie-Joseph du Sacré-Cœur. Cette dernière s'éteignit doucement, sans agonie, le 27 mars 1927.

C'est elle qui, si on veut bien se le rappeler, enseignait d'aller à Dieu « tout bonnement », « tout simplement ». Elle était la bonté même ; maternelle et virile tout ensemble, elle exigeait de ses novices le sérieux indispensable à la vie intérieure. Sa piété était profonde

et d'esprit liturgique ; elle pratiquait l'humilité, la simplicité, la pauvreté sous les yeux de ses « élèves » — il le faut bien, quand on est « professeur de vertu » — elle ne craignait pas de leur écrire, à la veille d'une de ses retraites annuelles : « Je veux demander pardon à celles que j'ai peignées hier par mes paroles vives. Accablée de besogne, peignée, chagrinée, fatiguée de corps et d'esprit, je n'ai pas eu assez d'empire sur moi pour dominer ma vivacité à l'égard de celles qui ne sont pas venues à temps prendre leur place ou qui ne faisaient pas attention à ce qu'on disait. Cela montre que, moi aussi, j'ai mes faiblesses, et que ce serait une charité de votre part de prier, de travailler, de vous mortifier pour obtenir les grâces dont j'ai besoin pour faire une bonne retraite. »

On ne lui ôta sa charge de Maîtresse des novices que pour lui en faire porter une autre, plus lourde encore. Elle fut Assistante générale, pendant les seize dernières années de sa vie. Messagère de bonté, partout où la dirigea l'obéissance : au Canada, en Angleterre, en Belgique, en France, dans toutes les maisons de la Congrégation, près de chaque Fille de Jésus, elle alla vivre la résolution prise par elle à la fin d'une de ses retraites : « Je m'appliquerai plus que jamais à être bonne, à rendre mes Sœurs heureuses, à leur donner ce bonheur qui facilite la pratique de la vertu et attache plus fortement et plus étroitement à Dieu. »

Mort de Mère Marie-Agnès

Tandis que Mère Marie-Joseph du Sacré-Cœur terminait ses jours paisiblement, Mère Marie-Agnès

achevait les siens au milieu d'intolérables souffrances. On avait dû inciser le rein droit où mûrissaient de nombreux abcès, et il était impossible de songer à en faire l'ablation tant le gauche était en mauvais état. Elle quitta cette terre le vendredi 8 avril 1927, en la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, au jour même de ses 70 ans.

Mgr l'Evêque de Bayeux, qui prit la parole à ses funérailles, se défendit de faire l'éloge de celle que toutes pleuraient : « Les morts n'ont que faire des compliments », mais comme « la leçon de la mort peut être une lumière pour la vie », l'orateur fit entendre la voix de celle « qui paraissait une dernière fois en Communauté », femme d'intelligence, de bon sens et de volonté, « ouvrière providentielle, spécialement en des années de persécution, pour développer la mission d'enseignement » de l'Institut. Il cita ce joli trait : petite écolière, traversant la forêt de Lanouée — elle était des Forges — si elle rencontrait quelque vipère, plutôt que de fuir, elle fonçait sur elle et la capturait. Mgr Picaud voyait dans ce geste hardi « une promesse d'énergie pour le jour où, novice, elle aurait à élever l'édifice de la vie religieuse sur les ruines de la nature et, Assistante générale, à lutter pied à pied contre les persécuteurs ».

Il la montra successivement professeur au Noviciat, sous-maîtresse des novices, directrice des études, formatrice, en un mot, de nombreuses promotions de Filles de Jésus, puis visiteuse, Assistante générale pendant vingt-sept ans, doublant, pour ainsi dire, Mère Marie de Sainte-Blandine et lui facilitant sa tâche. Il dit ensuite sa joie d'avoir été son « très modeste collaborateur » dans la biographie qu'elle eut à cœur

d'écrire de M. Noury, « moins par goût pour l'histoire que dans le désir de maintenir, chez les religieuses, l'esprit des fondateurs. Il la fit voir enfin, mourant au milieu de grandes souffrances, « Notre-Dame des Sept Douleurs l'ayant adoptée au baptême ».

Elle remplit fidèlement le vœu de victime qu'elle avait fait dès 1915. « Le renoncement, écrivait-elle, je veux le faire rentrer dans toute ma vie, je veux aller toujours à l'encontre de mes inclinations naturelles avec la pensée consolante que je suis une petite victime unie à la Grande Victime du Calvaire et de l'Autel. » Elle y revient l'année suivante : « Je veux être devant Vous comme une enclume sur laquelle Vous pourrez frapper quand et comme Vous voudrez. Dès aujourd'hui et pour le reste de ma vie, je me voue à la souffrance dans la mesure voulue par vous. Servez-vous de mes petites douleurs pour la conversion des pécheurs, pour la délivrance des âmes du purgatoire, pour obtenir des grâces de sanctification et surtout en esprit de réparation. Je veux sourire à la souffrance et, malgré les réclamations de ma misérable nature, je veux dire et redire, dans les moments pénibles : Mon Jésus, oui, *amen* à tout. *Alleluia!* »

Elle souffrit toute sa vie d'un ulcère à l'estomac et de néphrites chroniques toujours lancinantes. On sait combien ces maladies affectent le moral : ceux qui en souffrent, involontairement, font souffrir. Mère Marie-Agnès souffrait et ne faisait pas souffrir : toujours prête à rendre service, elle gardait son sourire. Elle voulait de la gaieté aux récréations, provoquait le rire et riait elle-même de bon cœur, « jusqu'aux larmes », la première. Toujours paisible, d'humeur égale, telle fut, dans son

commerce intime, Mère Marie-Agnès dont la vie offre un admirable exemple de bonté, si la bonté consiste à s'oublier, à se donner, à compatir, à « servir ».

Mort de Mère Marie de Sainte-Blandine

Et voici que, pour Mère Marie de Sainte-Blandine aussi, le temps est venu d'écrire la dernière page de sa vie. Elle mourut le 23 décembre de cette même année 1927, déjà bien endeuillée pour les Filles de Jésus.

C'est au soir du 8 décembre qu'elle contracta sa dernière maladie. Elle avait voulu très belle, cette fête de l'Immaculée Conception ; Mgr Gouraud présidait au trône et le Révérendissime Père Abbé de la Trappe de Thymadeuc officiait. Après la procession du soir, la Révérende Mère lut la consécration à la Sainte Vierge ; elle prit froid et ce fut le début de la congestion pulmonaire qui l'emporta.

La mort ne s'improvise pas ; elle est la résultante de toute la vie. Mère Marie de Sainte-Blandine la vit venir, avec simplicité, presque avec joie : « Il n'y a plus qu'un voile léger entre le Cœur de Jésus et le mien. Bientôt il va se déchirer, et alors, je le verrai, je le verrai ! »

M. Le Baron, qui l'assista assidûment, fit, des dernières heures qu'il passa près d'elle, l'objet d'une conférence à la Communauté à qui il transmit les derniers conseils de la mourante : « Je n'ai eu que du bonheur dans ma longue carrière religieuse. J'ai toujours aimé la Règle. J'ai toujours vu dans la Règle l'expression de la volonté de Dieu. Soyez bien dépendantes de vos Supérieures, de vos Supérieures majeures et des autres. Pratiquez

l'humilité. Effacez-vous... soyez pieuses. Quand vous serez prêtes à rendre compte au bon Dieu, vous serez heureuses comme je le suis. Dites-bien aux jeunes, je vous le répète, dites-bien aux jeunes que je n'ai eu que du bonheur dans ma longue carrière religieuse. Dites-leur d'être fidèles à leur vocation, à la Règle... »

A ses derniers moments, elle répétait sa prière favorite :
« Mon Dieu, je vous aime avec tout votre amour ! »

Ayant béni ses filles, elle rendit doucement son âme à Dieu. Elle était dans la soixante-treizième année de son âge et la cinquante-troisième de sa profession.

Ses obsèques furent célébrées en la fête de saint Etienne. Autour de Mgr Gouraud, de Mgr Picaud et du Révérendissime Père Abbé de la Trappe de Thyma-deuc se groupèrent, avec les Vicaires généraux de Vannes et de Quimper, près de cent cinquante prêtres. Les Supérieures des Congrégations du diocèse ou leurs déléguées, de nombreux membres de l'Enseignement libre, des personnes de tous rangs, de toutes conditions, dont le nombre dépassait le millier, firent de ces funérailles une manifestation de sympathie pour celle que perdaient les Filles de Jésus et pour les Filles de Jésus elles-mêmes. Dans son allocution, Mgr Picaud prononça les mots que l'on attendait. Il mit en relief ses vertus foncières : la bonté, et l'esprit de foi. « Tout le long de sa vie, dit-il, eut ce cachet breton de simplicité confiante, jaillissante et que rien ne déconcerte... elle savait qu'on ne fait du bien aux autres qu'en les aimant. Elle redisait sans cesse cette maxime dont elle faisait un de ses conseils favoris : « Pour être bonne, il faut être trop bonne. »

Mgr Gouraud annonça officiellement à la Congrégation le deuil qui la frappait. « Je désire, écrivait-il, enrichir

la galerie céleste des Fondatrices de la Congrégation et y ajouter, dans un médaillon d'incomparable valeur, un modèle achevé et une protectrice de plus des Filles de Jésus. »

Nous détachons de cette circulaire les lignes suivantes qui indiquent bien la raison et le sens des relations qui existèrent entre la Congrégation des Filles de Jésus et l'Evêque de Vannes.

« Après vingt-deux ans de collaboration avec Mère Marie de Sainte-Blandine dans l'œuvre la plus attachante et la plus féconde, l'Evêque de Vannes ne peut que publier les impressions qui sont dans vos cœurs à toutes... En arrivant dans le diocèse, je la trouvai déjà à la tête de la plus florissante des familles religieuses. Sous sa direction, Kermaria avait grandi et prospéré. Sous l'impulsion de son intelligence si claire et si précise, aussi ennemie des utopies que des entreprises inconsidérées, les Filles de Jésus avaient reçu cet air de distinction modeste, joint à cette simplicité qui éclate dans toute religieuse qui n'a jamais compté sur les appels de la vanité et sur la confiance en ses propres forces. L'Evêque de Vannes ne pouvait qu'être fier de trouver près de lui, pour l'aider dans ses œuvres, une armée d'élite, déjà si bien formée.

« J'arrivais près de vous pour vous soutenir et vous encourager dans l'épreuve avec la mission d'empêcher la ruine du plus splendide des édifices. Celle qui avait déjà senti les premiers coups de l'épreuve devait me donner l'exemple. Elle avait déjà commencé une véritable œuvre de redressement dans le courage et le sacrifice, si bien que je pusai moi-même, dans ses travaux et dans ses efforts, les encouragements qui m'ont guidé depuis

et qui m'ont permis de réaliser, dans votre Congrégation, l'œuvre vraiment bénie de Dieu et que tout le monde admire.

« De cette collaboration, pour laquelle elle ne me refusa jamais rien, je n'ai pas lieu de m'enorgueillir, car j'y ai bien plus reçu que je n'ai donné.

« Dieu me fit la grâce de voir de près à l'œuvre une femme d'un calme incomparable qui, toujours avide des conseils des autres, puisait sa force dans une inébranlable confiance en Dieu... dont la formule usitée en toute circonstance était celle-ci : « Nous allons prier Dieu. »

Circulaires de Mère Marie de Sainte-Blandine

Si l'on veut saisir la pensée de Mère Marie de Sainte-Blandine, il faut lire les « Lettres Circulaires » qu'elle écrivit à ses filles au cours de son Généralat¹. Les premières sont plutôt des lettres de circonstances, mais, dès 1908, elles prennent un caractère plus général, et traitent de la vie religieuse et de la vie de communauté. Le style de ces lettres, simple, concret, « direct », comme l'on dit aujourd'hui, prouve une personne d'expérience, éprise de la beauté de la vie religieuse telle qu'elle devrait être vécue, mais bien renseignée aussi sur la façon dont on la vit parfois. Elle signale les écueils, indique les dangers et propose les moyens de les éviter.

Certaines de ces circulaires sont de petits chefs-d'œuvre de psychologie, d'observation juste ; celle, par exemple, sur la charité fraternelle et l'esprit surnaturel qui doit

¹ Elles sont au nombre de 77 réunies en un volume de 580 pages.

animer les éducatrices. Mais si l'on veut se faire une idée du grand jugement de la Révérende Mère, il faut lire, parmi les *Lettres spéciales aux Supérieures*, la treizième qui recommande aux « Gardiennes de la Règle » la vigilance qui doit être « non mesquine, mais vraiment maternelle » ; la bonté unie à la fermeté et à la clairvoyance ; la discrétion dans les paroles, les démarches, les écrits... « Combien de jeunes Sœurs, leur dit-elle... se sont égarées, ont perdu l'esprit religieux, parce qu'elles ont eu le malheur de tomber entre les mains de Supérieures indiscrettes et imprudentes... » Entendons-la recommander la prudence dans « le choix des sujets pour le Noviciat : avant de nous les envoyer, étudiez bien leur caractère, leurs dispositions. Voyez si elles ont un bon jugement, si elles peuvent comprendre le sérieux de la vie religieuse et si elles sont capables de sacrifice. Plus que jamais il nous faut des âmes fortement trempées et prêtes à tous les renoncements. Pas d'esprits faux, pas de têtes frivoles, pas d'imaginations écervelées et capricieuses, pas de personnes dissimulées, sombres et fermées. Jamais de médiocrités au point de vue du caractère : dans un corps d'élite, mieux vaut se passer de sujets que d'en accepter de suspects et de douteux. Quand on ouvre la porte aux vertus médiocres, c'est la décadence qui entre dans la place... Règle générale, ne nous adressez pas celles que vous ne voudriez pas avoir, plus tard, dans vos maisons locales. »

C'est le bon sens même et l'on est fort aise d'entendre une voix autorisée s'exprimer si clairement. On se plairait à multiplier des citations aussi vigoureusement pensées. Tout l'enseignement de Mère Marie de Sainte-

Blandine est basé sur la Règle à laquelle elle renvoie sans cesse ; sur les exemples et les leçons des anciennes Mères pour lesquelles on la sent pleine d'affection filiale et de respect.

Elle ne se doute pas qu'elle est de leur lignée et que son Généralat « se confond avec l'histoire même des plus grands développements de la Congrégation », avec sa plus féconde maturité.

Mort de M. Onno

Au début de 1927, M. l'abbé Onno qui depuis neuf ans se dévouait au service de Kermaria, fut emporté par une congestion pulmonaire. C'était un homme de grand esprit surnaturel et de réelle valeur intellectuelle ; un humble aussi, aimant à vivre caché, non pour vivre heureux mais pour vivre plus près de Dieu, ce qui est encore la meilleure manière de s'assurer le bonheur. Occupé à faire le bien, il le faisait sans bruit. Il enseignait aux religieuses et aux novices la confiance en la miséricorde de Dieu, l'esprit de foi, l'esprit surnaturel, le respect de la vie de communauté, l'amour de la Règle, la déférence envers les Supérieures, l'humilité. Résumant d'un mot la doctrine de saint Jean et de saint François de Sales, il disait : « Aimez, tout est là. L'amour de Dieu fera de vous des saintes ; faites tout votre devoir par amour. »

Sa guérison avait été demandée par l'intercession de Mère Marie de Saint-Charles. C'était la première fois que l'on s'adressait ainsi officiellement, à la vénérée Mère. Le miracle n'eut pas lieu et M. Onno fut enterré au cimetière des Sœurs. Ses obsèques furent présidées par Mgr Gouraud en présence d'un nombreux clergé

dont il avait l'estime et l'affection. Mgr Duparc offrit ses condoléances ainsi que Mgr Prunel, Vice-Recteur de l'Institut catholique de Paris, et M. le chanoine Lanco, Curé de Josselin, ses anciens condisciples au Séminaire français.

Son successeur fut un vicaire de Saint-Patern de Vannes : M. Le Baron. Cette paroisse semblait vouloir être considérée comme le « Noviciat » des aumôniers de Kermaria, puisque M. Le Berre et M. Le Jéloux y avaient fait leurs premières armes.

Mort de Mgr Gouraud

Après les éminentes religieuses dont le souvenir vient d'être évoqué, après leur aumônier, comme si toutes ces âmes ayant joui des fêtes du couronnement de saint Joseph, croyaient devoir chanter leur *Nunc dimittis*, voici que Mgr Gouraud lui-même répond à son tour à l'appel suprême de Dieu.

Mgr Gouraud fut, parmi les Evêques de France, un de ceux qui défendirent avec le plus d'ardeur la cause de l'Enseignement libre. Comment ne se serait-il pas intéressé aux Filles de Jésus dont la Congrégation lui parut comme un des meilleurs éléments de son diocèse pour la défense et la conquête de l'âme des enfants ? Mère Marie de Saint-Charles n'avait-elle pas dit et répété que leur but principal était « d'enseigner les vérités du salut aux enfants... de faire le catéchisme et de devenir les auxiliaires du prêtre ? » En qualité de Supérieur, il s'employa de toute sa force à promouvoir leur Institut, à le guider, à l'encourager. Du 25 septembre 1905, où Mgr Gouraud faisait à Kermaria sa

première visite canonique, jusqu'au 28 août 1928, où, pour la dernière fois, il y recevait les vœux perpétuels, jusqu'à la veille de sa mort, même, où il appelait près de lui la Révérende Mère Générale pour une communication importante, on peut dire que la Congrégation occupa une place toute particulière dans sa sollicitude. Le clergé, les fidèles n'étaient pas sans s'en apercevoir, et l'on peut penser que cette bienveillance fut pour elle la cause de son ample développement.

A Kermaria, Mgr Gouraud se savait chez lui. Il aimait s'y retrouver dès que ses occupations lui laissaient quelque loisir. Elles sont rares les cérémonies que, pendant vingt ans, il n'ait pas présidées. Il y venait en visites officielles : de la Mère Générale au dernier « petit bonnet » très ému de cet honneur, il recevait chacune des habitantes de la Communauté. Souvent il leur adressait la parole, non dans de brefs « petits mots » mais en vue d'un enseignement suivi, méthodique, documenté, pratique sur la vie intérieure et ses beautés, sur la vie religieuse, ses bienfaits et ses exigences. Les religieuses qui ont bénéficié de ces instructions, pendant lesquelles « on retenait son souffle pour n'en rien perdre », s'en aidèrent grandement. « Il a contribué, a dit Mère Marie de Sainte-Elisabeth, pour une bonne part, au maintien de la piété, du bon esprit et de la régularité dans l'Institut ¹. »

Kermaria fut son « Béthanie » où les Marthes étaient heureuses de le recevoir. Il y faisait sa retraite annuelle, assuré que nul souci d'administration ne viendrait l'y troubler ; il demandait aux bois et aux champs le calme

¹ Ces conférences ont paru chez Gales, Librairie éditeur à Vannes, sous le titre : *Un retour au Noviciat*. 1926.

de leur solitude. A l'un des premiers jours de l'année, il venait recevoir les vœux de ses filles ; sa fête l'y ramenait comme aussi celle de sainte Blandine. En un mot, il n'est pas un geste délicat, pas une pensée aimable que Mgr Gouraud ne trouvât dans son paternel intérêt pour les Filles de Jésus.





Chapitre XV

DANS LA MAIN DE DIEU



*Mère Marie de Sainte-Elisabeth,
Supérieure Générale*

ix mois après la mort de Mère Marie de Sainte-Blandine, le Chapitre, réuni à Kermaria, le 18 juin 1928, nommait Mère Marie de Sainte-Elisabeth, Supérieure Générale des « Filles de Jésus ».

Son amour pour sa famille religieuse, son esprit d'initiative, son courage à vaincre les difficultés, tout marquait la nouvelle élue pour cette haute charge. Sans doute, elle comptait 70 ans — limite de la vie humaine, selon le Psalmiste — mais la nouvelle Supérieure jouit d'une bonne santé et l'on peut espérer que le Seigneur permettra à sa servante de vivre « la pleine mesure » et d'atteindre 80 ans.

A peine connu, le résultat des élections provoquait une grande joie dans toutes les maisons de la Congrégation ; au Canada, les « Filles de Jésus » caressaient déjà le rêve de leur voir arriver, bientôt, leur chère Mère Marie de Sainte-Elisabeth.

Humainement, ce rêve eût été aussi celui de la nouvelle Supérieure Générale. L'œuvre magnifique accomplie par elle en Amérique, les longs séjours qu'elle y avait faits l'avaient autorisée à considérer la Nouvelle France comme sa patrie. Quand, en 1911, nommée Assistante Générale, elle dut rester en France, ce ne fut pas sans le sentir douloureusement : on ne se sépare pas sans déchirement d'une œuvre pour laquelle on a souffert et à laquelle on a consacré une grande partie de sa vie.

Son cher Canada, elle l'avait d'ailleurs revu à plusieurs reprises. En 1913, les Maisons de l'Est et de l'Ouest recevaient sa visite. Elle y retournait en 1918, à bord de la *Lorraine* qui emportait vers l'Amérique les plénipotentiaires chargés des conditions du futur armistice. En 1926, Trois-Rivières la rappelait pour les noces d'argent de cette Communauté ; Kermaria en deuil des Mères Assistantes Marie-Joseph du Sacré-Cœur et Marie-Agnès ne devait la revoir qu'en 1927. Mère Marie de Sainte-Elisabeth y arrivait pour consoler Mère Marie de Sainte-Blandine, lui fermer les yeux et lui succéder.

Des tâches urgentes allaient la retenir en France au moins deux ou trois ans. Après, il lui serait possible de revoir les Maisons d'Amérique.

Mgr Gouraud qui connaissait la nouvelle Supérieure Générale, lui avait promis d'être pour elle ce qu'il avait été pour Mère Marie de Sainte-Blandine pendant dix-neuf ans.

Le 8 juillet 1928, au jour de la sainte Elisabeth, il arrivait à Kermaria pour présider la fête de la Révérende Mère. M. le chanoine Desgranges, député du Morbihan, et le Révérendissime P. Dom Dominique, abbé de Thymadeuc, l'accompagnaient. On devine la joie de la Mère et de ses Filles ! *Ad multos annos !* tel était le souhait que l'on entendait sur les lèvres à Kermaria et qui se retrouvait dans les lettres qui, de Belgique, d'Angleterre et du Canada, arrivaient à la Maison-Mère. Toutes lui disaient : « Restez longtemps à notre tête pour notre bonheur et notre bien. »

Mgr Tréhiou, évêque de Vannes

Les jours de Mgr Gouraud étaient, hélas, comptés. Trois mois plus tard, Dieu le rappelait à lui ainsi que nous l'avons déjà dit. La Providence lui donnait un digne successeur en la personne de Mgr Tréhiou, Vicaire Général de Saint-Brieuc. Le 24 juin 1929, son Evêque, Mgr Serrand le sacrait dans la cathédrale de cette ville. A son sacre assistaient avec M. l'aumônier de Kermaria, la Révérende Mère Marie de Sainte-Elisabeth, nouvellement élue Supérieure Générale, et Mère Marie-Françoise de Chantal. Au début du mois de juillet, la Maison-Mère recevait avec bonheur le nouvel Evêque qui, lui aussi, se réservait d'être le Supérieur des Filles de Jésus.

Hormis Mgr Duparc, Mgr Tréhiou était bien le Prélat le plus imposant de Bretagne et peut-être d'autres provinces encore. L'intelligence brillait sur son noble visage, non pas sévère mais grave, comme il sied ; grand, bien fait, « un bel Evêque », disait le peuple.

La petite novice à qui échet l'honneur de lui lire une adresse de bienvenue, sentit sa feuille lui trembler dans les mains et risqua de ne pouvoir aller au bout de son compliment. Mais dès que le nouveau Prélat eût parlé, tout le monde se sentit à l'aise : il disait de belles choses et les disait si bien ! « Vous vous appelez mes enfants, je suis heureux d'être votre Père, un père qui se donne à vous et pour toujours. Vous m'invitez à venir chez vous — mon second évêché — selon l'heureuse expression de votre bonne Mère. De tout cœur je viendrai, le plus souvent possible, à Kermaria. » Puis l'Evêque les entretint de leur vocation d'institutrices. « Vous êtes des Filles de Jésus, donc filles de Lumière ; montrez-la aux âmes d'enfants... »

C'était dire que la mission éducatrice des Filles de Jésus retenait toute son attention bienveillante. De cette bienveillance, la Congrégation recevra de multiples témoignages. Le premier fut de présider le 3 août 1929 les fêtes des noces d'or de Mère Marie de Sainte-Elisabeth et des vingt-trois survivantes de la promotion de 1879.

Jamais, d'ailleurs, son attachement sincère à la Congrégation ne se démentira. Il suivra avec un intérêt de Père le développement tant matériel que spirituel de toutes ses œuvres.

Kermaria s'agrandit

A Kermaria, les murs d'une maison de repos pour les Sœurs anciennes et malades commençaient à sortir de terre, lors de sa première visite. Chaque fois qu'il venait à la Maison-Mère, on pouvait voir l'Evêque se diriger vers la future « Sainte-Famille » pour en constater

les progrès. Son bon sourire, ses paroles cordiales encourageaient les ouvriers au travail et les laissaient ravis d'avoir vu un Monseigneur « si beau et si bon ».

Une autre tâche s'imposait à Mère Marie de Sainte-Elisabeth et à son Conseil : agrandir la chapelle de Kermaria. Cette chapelle qui paraissait très vaste, trop vaste même, lors de sa consécration par Mgr Bécél en 1867, se manifestait trop étroite : elle n'avait qu'une seule nef et les piliers de soutien étaient engagés dans les murailles. Les fêtes du Centenaire qui allaient attirer à Kermaria un grand concours de peuple obligeaient d'envisager son élargissement. C'était là un projet mûri depuis longtemps et auquel sans doute le seul « mal d'impécuniosité » avait empêché de donner suite.

Les travaux, commencés en 1929, s'achevaient avec l'année 1931. Exécutés sous la direction de M. Jamet de Plouharnel-Carnac d'après les épures tracées par M. Brisacier, trente ans auparavant, ils laissent un seul regret : les matériaux employés ne sont pas les mêmes que ceux du reste de l'édifice. Mais les deux nefs latérales ajoutées sont si bien adaptées au vaisseau primitif que l'unité reste parfaite. Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la chapelle plaît et, grâce à Dieu, se remplit non seulement aux temps des retraites mais chaque jour. Elle devient même insuffisante aux jours de grandes fêtes.

L'adjonction de ces deux bas-côtés et le souci de la beauté du culte nécessitaient un orgue : les sons d'un harmonium ne pouvaient nourrir un si grand espace et les voûtes n'étaient jamais atteintes. Le 25 novembre 1932, elles retentirent des quatorze jeux d'un bel instrument sorti des ateliers Gloton de Nantes. Mgr Tré-

hiou, entouré d'un nombreux collège d'ecclésiastiques, bénit cet orgue dont les tuyaux, groupés sous deux clochetons gothiques encadrant la verrière de la façade, forment un heureux ensemble.

Pendant les offices, les voix fraîches et pieuses de la schola, soutenues par le jeu discret de M. Gasnier maître de chapelle de Saint-Patern de Vannes, interprétèrent la messe *Fons bonitatis* et ce fut un charme.

A la suite des vêpres, un récital permit à M. l'abbé Courtonne, organiste de la cathédrale de Nantes, de faire chanter toutes les voix neuves de l'orgue.

Au Salut, la schola entremêla polyphonie palestrinienne et chant grégorien. Sans boudier la polyphonie, combien les Sœurs de Kermaria lui préférèrent l'austère beauté du chant grégorien avec lequel elles se sont familiarisées depuis longtemps et où elles excellent.

« Quelle satisfaction, écrivait le chanoine Pirio, de savoir que de Kermaria où sont formées tant de religieuses... sortiront aussi des directrices de chant, précieuses pour le développement de la musique religieuse dans nos paroisses. A nos journées de maîtrises, chaque année, les élèves de Kermaria se font remarquer. »

On est plus ou moins doué pour la musique, mais s'il n'est pas donné à tous de s'y spécialiser, il n'est personne qui ne puisse acquérir un minimum de connaissances dans cet art. Toutes les religieuses sorties des « Ecoles » de Kermaria ou des Trois-Rivières ne seront peut-être pas à même de tenir l'orgue ou l'harmonium, de diriger une chorale avec compétence, mais toutes se souviendront des beaux offices auxquels elles auront prêté leur voix et les chants liturgiques resteront pour elles ce qu'ils doivent être : la forme ailée de la prière.

Mort de Mère Marie de Sainte-Elisabeth

Il y avait une ombre à cette fête du 25 novembre 1932. Mère Marie de Sainte-Elisabeth qui, depuis des années, la préparait, y assistait sans doute, mais elle n'était plus Supérieure Générale des Filles de Jésus.

Le passage de la vie de mouvement à la vie de bureau lui avait été trop brusque. Peut-être eût-elle retrouvé l'élan de sa jeunesse si elle avait pu s'évader vers sa « chère Amérique ». Le 18 août 1931, une congestion cérébrale mettait ses jours en danger : elle s'était surmenée en recevant des centaines de ses filles pendant deux retraites consécutives. Des soins énergiques conjurèrent la mort. La malade ne put toutefois retrouver sa vigueur. Se sentant diminuée, elle déposa sa charge entre les mains de Mgr Tréhiou.

Huit années durant, à la « Sainte-Famille », elle mènera une vie « au ralenti » et non sans souffrances, on le comprend aisément. Il est pénible de passer de l'activité à la demi-solde... on aura beau faire, les ombres du soir, du soir de la vie surtout, sont toujours teintées de mélancolie. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit à saint Pierre : « Quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais. Quand tu seras vieux, tu lèveras le bras pour qu'un autre te passe ta ceinture et te mène où tu ne voudras pas ? » C'est une peine d'avoir ainsi toujours besoin des services d'autrui, si empressés qu'ils soient.

Pour s'attacher encore à la vie, elle avait la grand-messe des dimanches à Saint-Joseph, les beaux chants, la voix des orgues et surtout les souvenirs, les témoignages de respect affectueux qui lui venaient réguliè-

rement de son cher Canada. Elle fut heureuse de voir le prix La Sayette, prix destiné à récompenser une « Congrégation française ayant rendu à la diffusion de la langue et de la culture française d'éminents services », échoir en 1937, aux Filles de Jésus, notamment aux écoles d'Arichat, de Chéticamp et de Notre-Dame de Morinville. Tous ces noms chantaient dans sa pensée... *Deo gratias...* sa vie avait été bien remplie, sa gerbe bien tassée, la mort pouvait venir. Elle se présenta brusquement le jeudi 23 mars 1939 sous forme de paralysie et, le dimanche suivant, assistée de M. l'Aumônier, des Mères Marie-Françoise de Chantal et Marie-Euthalie du Sacré-Cœur, la vénérable malade expirait.

Mgr Tréhiou qui tenait Mère Marie de Sainte-Elisabeth en particulière estime, prononça l'éloge funèbre.

Les œuvres de la défunte chantant assez sa louange, son Excellence raconta sa vie dans un langage noble et simple, digne de son sujet. Nous relevons ces pensées : « Avec la Mère Sainte-Angèle qui créa la Congrégation à Bignan, avec la Mère Marie de Saint-Charles qui la transféra à Kermaria, la Mère Marie de Sainte-Elisabeth restera dans vos annales comme une troisième fondatrice, et le Canada sera le plus beau fleuron de sa couronne. »

Voici comme il décrit son âme : « Esprit clair, lucide, pénétrant, caractère ferme, loyal, droit, cœur vraiment maternel, elle était à la hauteur de toutes les tâches, se faisait accueillante à toutes les détresses et travaillait avec ardeur à l'épanouissement des vertus qui constituent le patrimoine de Kermaria : la simplicité, le dévouement, la modestie, le zèle... »

Enfin, pour la « vie montante » : En vraie Fille de

Jésus, elle devait ceindre la couronne d'épines, porter la croix et gravir le Calvaire. Progressivement, son regard qui avait embrassé les plus vastes horizons se voila à notre pâle lumière. Le détachement se faisait plus absolu. Il m'a été donné de me pencher souvent sur ces vies finissantes et j'ai compris qu'il était bon de vivre à Kermaria, puisqu'il était si doux d'y mourir, comme saint Joseph, entre les bras de Jésus et de Marie. »

L'In paradisum, ce chant liturgique, que l'on prendrait à bon droit pour une antienne céleste, monta dans l'azur du printemps tandis que la « dépouille mortelle » de Mère Marie de Sainte-Elisabeth était livrée au repos du cimetière, près de la tombe de Mère Marie de Sainte-Blandine, pour attendre la Résurrection.

Mère Marie-Angéline, Supérieure Générale

La charge dont la vénérée Mère Marie de Sainte-Elisabeth s'était démise dès 1931, fut confiée à la Révérende Mère Marie-Angéline. Elle était née en 1870 à Mahalon, au pays de Cornouailles, et toute son activité s'était consacrée à l'enfance. Son premier poste avait été la paroisse de Clohars-Carnoët, pays de belles forêts qui marient leurs effluves aux souffles de la mer toute proche. Vingt ans durant, elle y avait fait la classe avec une telle maîtrise, dans cet art épuisant et difficile, que le jour où Mgr Gouraud décida, en 1911, de fonder une Ecole Normale d'Institutrices libres, c'est elle que Mère Marie de Sainte-Blandine désigna pour cette importante fonction. Esprit lucide, âme droite, elle était « d'une bonté toujours simple, toujours accueillante, toujours égale, encourageante, souriante, rayon-

nante », mais sa bonté ne nuisait ni à sa clairvoyance, ni à sa fermeté. Elle mit à la formation des institutrices le zèle, la compétence dont elle avait donné tant de preuves et le succès de son Ecole Normale, à Kergonan d'abord, puis à Trussac où elle fut transférée, fut tel qu'après seize ans, Mère Marie de Sainte-Blandine l'appela près d'elle comme Assistante.

Il était du devoir de Mère Marie-Angéline d'aller porter la joie de sa présence à ses filles lointaines des Etats-Unis et du Canada ; elle partit en septembre 1933, accompagnée de Mère Marie Saint-Mélec. Le 15 mai suivant, elle était de retour.

Elle était de retour pour porter une charge qui devait s'alourdir avec les années. Si elle fut la Supérieure Générale du Centenaire elle fut, en revanche, celle de la « terrible guerre ». Instrument maniable entre les mains de Dieu, elle servit la Société qu'Il lui confiait avec un grand esprit surnaturel, une compréhension parfaite de ses devoirs et le même dévouement que ses saintes devancières et modèles.

Les fêtes du Centenaire et la « guerre de cinq ans » suffiraient à marquer son Généralat ; ces deux événements seront racontés plus tard ; mentionnons ici un fait qui n'est pas sans importance : la révision des Constitutions afin de les adapter à la lettre et à l'esprit du nouveau Code de Droit Canonique.

Les nouvelles Constitutions

Comme prélude aux fêtes du Centenaire de la Congrégation, Mgr Tréhiou tint à donner aux Filles de Jésus une nouvelle édition de leurs Saintes Règles qui, pour

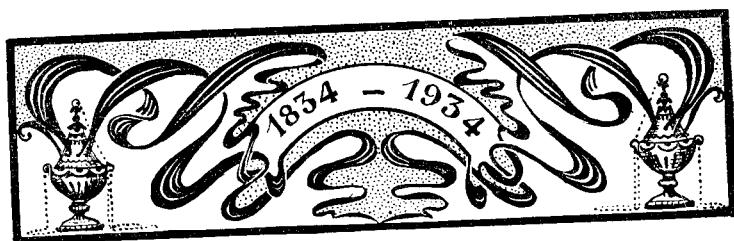
être adaptées à la nouvelle législation canonique, avaient subi de « profondes transformations ». A l'aube de l'an 1934, il les présentait à Mère Marie-Angéline, « comme un gage de renouveau religieux » que ses filles devaient recevoir « dans l'allégresse de leur cœur ».

Le fait qu'une Congrégation religieuse diocésaine et soumise de droit, à l'autorité des Evêques de Vannes, mais répandue dans nombre de diocèses, tant en France qu'à l'étranger, ait pu vivre pendant un siècle, sans contestations, sans heurts, sans désaccords entre les autorités ecclésiastiques, prouve qu'elles ont usé, dans leurs rapports nécessaires, de prudence, de compréhension, de déférence et de concessions réciproques. Mieux encore, saint Joseph fait plus que de ne pas diviser, il rapproche, et nous verrons les fêtes de 1934 réunir, dans sa maison de Kermaria, les Evêques de tous les diocèses où travaillent les Filles de Jésus. Aussi bien, Mgr Tréhiou faisait-il montre de sa grande largeur de vue quand il écrivait en présentant les Constitutions revisées : « Que de tous les pays accourent nombreuses à Kermaria jувénistes et postulantes... qu'elles accourent au Noviciat des Trois-Rivières, déjà semblable au palmier planté au bord des eaux vives, et dont les rameaux s'étendent sur la plaine. »

En recommandant aux Filles de Jésus d'accueillir « avec une déférence respectueuse leur nouveau code de vie religieuse », de le méditer et de le vivre, Son Excellence leur faisait cette remarque : « De vos anciennes Constitutions, ils (les maîtres éminents chargés de la révision) ont gardé l'esprit dans sa pureté intégrale, la lettre dans la mesure du possible. Les considérations

générales ont été résumées : un recueil de préceptes ou de conseils ne doit pas être un manuel de mystique ou d'ascèse. La clarté, la précision, telles sont les qualités maîtresses d'un livre qui doit pacifier les consciences, dans les situations les plus diverses et les plus délicates. »





Chapitre XVI

LE CENTENAIRE



1934 : Fêtes du Centenaire à Kermaria

ans une lettre à ses diocésains, Mgr Tréhiou leur annonça le Centenaire de la Congrégation des Filles de Jésus, à qui, « l'honneur avait été réservé de se faire, en Bretagne, les apôtres du culte bienfaisant de saint Joseph ».

A Kermaria, en présence de plusieurs archevêques, évêques, prélats, des fêtes allaient être célébrées, que Son Excellence considérait comme un hommage « à un siècle de christianisme intégral, un siècle de perfection parfois héroïque... un siècle de sainteté incomparable ». Elle associait aux honneurs rendus aux Filles de Jésus

« toutes les religieuses qui consacrent aux enfants, aux malades, aux pauvres, leurs lumières, leurs énergies, leurs âmes ». Mgr l'Evêque de Vannes invitait son peuple à Kermaria : « Nous acquitterons pour une faible part, écrivait-il, la dette de reconnaissance que la Bretagne, la France, la Belgique, l'Angleterre, l'Amérique ont contractée, depuis 1834, envers ces admirables éducatrices. »

Une plaquette artistique, due à la plume exercée d'une Fille de Jésus, rappelle les fastes de ces grands jours. « Ils furent, dit-elle une joie pour les yeux, un charme pour les oreilles, une fête pour les âmes. Heureux les yeux qui ont vu la splendeur de ces fêtes, heureuses les oreilles qui ont entendu les discours et les chants, heureux les pèlerins, heureuses les Filles de Jésus qui ont vécu ces heures bénies à la Maison-Mère. »

Il fallait donc que ce fut bien beau.

Pour la circonstance, le sanctuaire s'était enrichi de deux candélabres dans le style de la chapelle ; derrière l'autel, des courtines de drap d'or glissaient sur des tringles de cuivre ; un baldaquin sculpté donnait au trône épiscopal la majesté convenable ; les parterres de la cour d'honneur s'étaient renouvelés et rendaient plus amical l'accueil de Kermaria ¹.

Pour donner plus d'éclat à ces cérémonies, elles avaient été fixées aux premiers jours d'août, comme celles du Couronnement de saint Joseph, et coïncidaient avec la présence à Kermaria de très nombreuses religieuses réunies pour leur retraite annuelle ; avec la présence aussi d'une foule de parents et d'amis désireux d'assister

¹ Une cantate de circonstance avait été composée par M. le chanoine Pirio sur des paroles de M. Corven.

à la prise d'habit de cinquante-huit postulantes, aux nombreuses professions temporaires ou perpétuelles, à plusieurs noces d'or ou de diamant. Si l'on ajoute, à cette assistance quasi officielle, le peuple qui répondait à l'appel de l'Evêque de Vannes, on comprendra que la chapelle, même agrandie, ne put recevoir tout le monde. Beaucoup restèrent dehors qui entendirent pourtant les chants et les discours diffusés par les haut-parleurs.

Les discours

Les fêtes se déroulèrent au cours d'un triduum qui débuta le 3 août.

Le premier jour, aux Sœurs qui allaient prendre le voile ou prononcer leurs Vœux perpétuels, Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc, commenta le conseil de saint Paul : « Revêtez-vous de Jésus-Christ », et leur dit que, s'il est du devoir de tout chrétien de faire revivre en soi le Christ, les Filles de Jésus en ont un devoir plus strict encore par les vœux de religion qui conforment leur âme à celle de Jésus et affirment leur appartenance à ce Maître adoré.

Au soir de ce même jour, Mgr Cogneau, évêque de Thabraca, Auxiliaire de Mgr de Quimper, traça le portrait de la Fille de Jésus, infirmière, et montra « combien ce ministère est sanctifiant pour elle-même ; quelles forces elle y peut puiser pour sa sanctification personnelle et ses progrès dans la vertu. »

Le lendemain, Mgr Picaud invita les nouvelles professes et les jubilaires des noces d'or et de diamant à faire monter vers Dieu un « cantique d'action de grâces pour le don ineffable de leur profession religieuse ». Le discours

de l'Evêque de Bayeux et Lisieux fut lui-même un hymne aux fréquentes et puissantes envolées, à la gloire de la vie religieuse, un hymne et une ardente prière. L'âme qui se consacre à Dieu pour la vie, ou qui a passé sa vie à son service, ce n'est pas à Dieu de lui dire merci, c'est elle qui lui doit de la reconnaissance, elle est l'« obligée du bon Dieu »... « solidaire des intérêts de Jésus, elle est avec lui sous le régime de la Communauté », et doit donc avoir le souci de « réaliser... une vie toujours plus haute, jalouse d'une inviolable fidélité ».

Au Salut du Saint-Sacrement, Mgr Tréhiou célébra les mérites de la religieuse enseignante. Il montra l'œuvre éducatrice accomplie par les Filles de Jésus, la nécessité de l'enseignement chrétien, la beauté du sacrifice accepté par les religieuses « que la haine du Christ contraint à déposer leur saint habit et qui, pour Dieu et les âmes, n'hésitent pas à vivre en « sécularisées ».

Le 5 août, après l'évangile de la grand-messe, ce fut Mgr Duparc qui retraça, dans une page de haute tenue, l'histoire de la Congrégation. Six points, méthodiquement exposés, permirent à l'illustre orateur de mettre en relief les personnages les plus marquants de ce Centenaire et les Filles de Jésus trouvèrent dans ce discours un précis, aussi brillant qu'exact, de leur passé ; chose d'autant plus surprenante que rien de complet n'avait encore été écrit sur leur Congrégation¹. L'Evêque de Quimper avait puisé aux bonnes sources et s'était renseigné près de ses deux amis, MM. Buléon et Le

¹ A l'occasion du centenaire, une notice historique sur la Congrégation fut publiée. Imprimerie des Orphelins Apprentis d'Auteuil.

Garrec, si au courant de l'histoire religieuse de leur petite patrie.

Il revenait à Mgr Mignen, archevêque de Rennes, de former comme un bouquet spirituel de tous ces enseignements. Il le fit en montrant que la Fille de Jésus doit être une âme en qui Jésus vit, en qui Jésus meurt, en qui Jésus se donne.

Le plan général de tous ces discours avait été si heureusement distribué que leur ensemble décrivait, sous ses divers aspects, la vie des Filles de Jésus et les vertus qu'elles s'efforcent de pratiquer.

En Bretagne, il n'y a pas de fête qu'une procession ne termine. Elle eut lieu sous la pluie, ce qui est aussi bien breton, et, sur le désir de Mgr Tréhiou, elle passa par le cimetière où son Excellence donna l'absoute, associant ainsi aux Filles de Jésus de la terre toutes celles qui, de leurs bonnes œuvres, avaient rempli le siècle écoulé.

Les Evêques du Canada, que les solennités nationales en l'honneur de Jacques Cartier retenaient dans leurs diocèses, n'avaient pu répondre à l'invitation de Kermaria. Ils s'étaient fait représenter par M. le chanoine Lamothe, si bon pour les Filles de Jésus dès leur arrivée aux Trois-Rivières. Sa joie de se trouver à Kermaria, dans ces circonstances, n'eut d'égale que celle des Filles de Jésus de l'y voir et de saluer tout le Canada en sa personne. Le mardi 7 août, dans la petite chapelle de Bignan, il célébrait, devant toutes les Sœurs venues de l'étranger, une messe d'action de grâces. Tout ce qu'il avait entendu et vu dépassait, disait le bon chanoine, ce qu'il avait rêvé.

Mgr Rasneur, évêque de Tournai, était présent ; le R. P. Dauch, curé de Plumstead, représentait Mgr Amigo, évêque de Southwark.

Fêtes du Centenaire à Bignan

Le Bethléem de la Congrégation, c'est Bignan que nous voulons dire, devait être à l'honneur dans ces solennités séculaires. Il fut décidé qu'elles se clôtureraient le 25 novembre, date des premiers vœux de Perrine Samson et de ses compagnes, dans son « petit couvent » et dans l'église de M. Noury.

Tout le bourg s'est fleuri comme un jour de printemps ; l'humble maison de Mère Sainte-Angèle s'est crépie de frais, seule parure convenant à sa modestie. Dans la brume automnale, qui crée une atmosphère de pèlerinage, Kermaria s'est mis en route vers Bignan : voiles blancs des novices, voiles noirs des professes, bonnets tuyautés des postulantes, « hirondelles » qui semblent revenir au vieux nid incapable de les abriter toutes, même pour un jour. Dans l'église ont déjà pris place la Révérende Mère Marie-Angéline et son Conseil, Mère Marie de Sainte-Elisabeth, toute à la joie de se trouver, une fois encore, au Berceau de la Congrégation, les Sœurs et une foule immense de bienfaiteurs, d'amis, d'anciens et d'anciennes élèves.

Mgr Tréhiou, retenu à Vannes par l'installation à la cathédrale, du successeur de M. Buléon, est remplacé par Mgr Cogneau qu'assiste à l'autel un arrière-petit-neveu de Mère Sainte-Angèle : M. le chanoine Le Maréchal. Le prédicateur est M. le chanoine Le Baron, curé d'Auray, hier aumônier de Kermaria. Cet office

lui revenait, et lui-même en fit la remarque : « Le curé d'Auray avait un titre à être l'orateur de cette fête. N'est-ce pas en revenant d'une retraite prêchée à Auray, dans un échange de vues avec son ami, M. Le Falher, que M. Coëffic se décida à réaliser les projets trouvés dans les papiers de M. Noury ¹ ? »

Après avoir rappelé les humbles origines des Filles de Jésus, les bénédictions que le ciel leur prodigua pendant un siècle, M. Le Baron suggéra, aux religieuses et aux fidèles, les résolutions que tant de grâces leur imposaient de prendre et de tenir.

A toutes ces fêtes, quelqu'un manquait, qui en aurait joui profondément : M. le chanoine Buléon. Il était mort le 31 octobre. Ses obsèques avaient réuni toute la population vannetaise et plus de deux cents prêtres l'avaient accompagné à sa dernière demeure. Sur la tombe de ce saint curé, modèle de zèle apostolique, leur ami si dévoué, les Filles de Jésus qui se rappelaient « sa parole si personnelle, si sacerdotale, si simple et si profonde », pouvaient, à juste titre, déposer les gerbes de leur souvenir et de leurs prières.

...au Canada, en Belgique, en Angleterre

Les Filles de Jésus, répandues à l'étranger, n'auraient pas été de la famille de Kermaria, si elles n'avaient eu à cœur de fêter leur centenaire en union avec leurs Mères et Sœurs de Bretagne.

A Morinville, Mgr O'Leary, archevêque d'Edmonton,

¹ Une verrière du chœur de la chapelle de Kermaria, représente les deux prêtres, chevauchant botte à botte, et s'entretenant de ce projet.

accepta l'invitation de la Révérende Mère Provinciale et voulut bien présider une journée d'action de grâces et de fête.

Aux Trois-Rivières, pour marquer cette date, la chapelle neuve s'enrichit d'un autel de marbre, véritable œuvre d'art, sur lequel M. le chanoine Lamothe célébra, pour la première fois, le 25 novembre. Une grande partie de cette journée fut passée par les religieuses en adoration et remerciement, devant le Saint Sacrement. Le lendemain, toutes les Sœurs des maisons les plus proches, une centaine de prêtres, de nombreux amis prirent place dans la nef, pour les cérémonies que Mgr Comtois tint à présider.

En Belgique, toutes les Sœurs qui le purent se rencontrèrent à Saint-Georges de Tournai, où, pour célébrer ce Centenaire, Mgr Rasneur vint bénir une statue du Sacré-Cœur.

En Angleterre, c'est à Abbey-Wood que les Sœurs de Rickmansworth et de Welling se réunirent, le 25 novembre, pour les fêtes commémoratives : la grand-messe fut chantée par M. le Curé de Plumstead que nous avons rencontré, aux premiers jours d'août, à Kermaria. Le R. P. Dauch raconta, avec les souvenirs qu'il rapportait de sa récente visite à Kermaria, les faits saillants de l'histoire des Filles de Jésus, histoire dont les élèves, dans une sorte de revue, firent revivre les épisodes les plus marquants : M. Noury partant pour l'exil, Perrine Samson instruisant les enfants, Louison en colloque avec le charpentier sur la Lann Vraz, sainte Catherine elle-même descendant du ciel, en personne, pour remercier l'assistance de sa sympathie pour les Filles de Jésus. Le P. Dauch, pensant qu'il faut battre

le fer tant qu'il est chaud, se leva pour recommander aux parents de ne pas hésiter à laisser leurs enfants partir pour le Noviciat des Filles de Jésus, si elles en avaient la vocation.

Tous ces faits de « petite histoire » ne méritaient peut-être pas d'être évoqués, mais il se trouvera peut-être aussi, plus tard, quelque Fille de Jésus reconnaissante qu'on les ait sauvés de l'oubli.

Pour terminer le récit des fêtes de ce centenaire sur un ton plus élevé, empruntons à Mgr Duparc la conclusion de son beau discours : « Votre Fondatrice a été une paysanne. Soyez fidèles à la note de simplicité qui est la marque Centenaire de votre manière de vivre.

« Vos Mères Générales ont eu le sens de l'organisation à la fois sage et hardie. Je souhaite à toutes les saintes religieuses qui continuent leur œuvre, la même élévation d'esprit, la même droiture d'âme, le même sens de la perfection chrétienne, le même zèle pratique, le même équilibre, la même fidélité à correspondre aux grâces divines et à entraîner la Congrégation dans les voies du progrès spirituel, sous la garde de la Sainte Vierge et de Saint Joseph. »





Chapitre XVII

LA GUERRE DE 1939-1945



a chronique de Kermaria rapporte que le mardi 24 janvier 1938, « après le souper, une lueur rouge apparut dans le ciel, vers le Nord-

Ouest ; elle grandit à vue d'œil au point d'occuper tout l'horizon du côté de la ferme et de l'aumônerie. Spectacle féerique qui soulevait bien des commentaires, alors qu'il ne s'agissait probablement que d'un simple, bien qu'extraordinaire phénomène météorologique. » Oui, une aurore boréale qui étonna toute l'Europe et que la Voyante de Fatima donna comme l'annonce des plus horribles désastres dont le monde ait jamais souffert.

En septembre 1939, la guerre était déclarée. Le

10 mai 1940, les Allemands attaquaient la Belgique. La « guerre totale » apparaissait sous son vrai jour. Le plan, arrêté dans ses moindres détails, se réalisait avec une ponctualité mécanique, plan génial, du génie de Satan, qui transformait la « drôle de guerre » en cataclysme affolant. Cataclysme, c'est le mot ; il signifie : immense inondation. Les forts de Liège, imprenables, furent pris ; la digue brisée, une véritable marée humaine déferla sur toute la Belgique, contraignant l'armée de ce pays à se rendre, matant, en quelques semaines, celles de France et d'Angleterre. Des nuées d'avions semaient partout la mort, tandis que la cinquième colonne organisait le désordre et jetait sur les routes, chemins et sentiers de la campagne, des milliers de pauvres gens qui s'écartaient d'un danger immédiat pour aller au devant de dangers plus grands encore.

En Belgique

A Heppignies, les Sœurs hésitaient sur le parti à prendre. Mgr Douterlungue, leur conseilla de partir et, après avoir pris soin d'enterrer les vases sacrés, munies d'un pauvre baluchon de linge et de vivres, elles se mêlèrent aux lamentables caravanes qui, de Liège, de Namur, d'Anvers, de Bruxelles, fuyaient... En route pour Kermaria ! Elles n'allèrent pas jusqu'à la frontière.

Les Sœurs de la clinique Saint-Georges, à Tournai, malgré leur désir de ne pas quitter la maison, ne purent résister aux bombes et à l'incendie. Elles partaient pour Kermaria, elles aussi, le 15 mai. Le train qu'elles prirent à Thieulain devait, espéraient-elles, les y amener le lendemain. A Mocron, le train stoppa et n'alla pas plus

loin. Une de leurs compagnes, âgée, souffrant d'une maladie de cœur, tombait en syncope, chaque fois qu'elle entendait le bruit d'un avion. Ses Sœurs la transportèrent — elle était incapable de se tenir debout — dans un petit village où une bonne vieille les hébergea pendant neuf jours, neuf jours de dangers, de misère, après quoi elles purent regagner Tournai et leur immeuble bien délabré mais seul debout, au milieu des ruines. Dans cette belle petite ville, les bombes avaient détruit mille sept cents maisons.

Les Sœurs de Calonne se croyaient sauvées pour avoir rencontré une auto qui devait les déposer à Roubaix ; mais que peut une auto sur des routes défoncées par les bombes et quand tous les ponts ont sauté ? Elles entrent dans la horde des fugitifs... A chaque instant, elles entendent le ronflement sourd et sinistre des bombardiers. Tous les regards épouvantés suivent le vol de ces oiseaux qui approchent lentement, lourdement, en sifflant, et qui tuent. A leur vue, la foule s'affale sur place dans les prés, les sillons, les fossés. Enfin, après deux jours et une nuit de marche dans ces conditions, elles arrivent à Flines. Dans une rue où elles s'engagent, un officier français commande : « Couchez-vous, cachez-vous, ici, là » ; et il désigne les coins. Sous leurs yeux, une maison saute en volcan et, malgré les pierres et gravats qui tombent autour d'elles, pas une n'est blessée. Non loin, au-dessus de la porte d'une chapelle près de laquelle elles se trouvaient, une Vierge veillait. Une femme de nationalité tchèque, dont le mari s'était engagé à 45 ans, dans l'armée française, leur donna l'hospitalité. Chez elle, c'est-à-dire dans sa cave, elles essayèrent de se reposer un peu, malgré le bruit infernal du bombar-

dement, malgré le torrent humain qui s'écoule sans arrêt, pendant quatre jours et quatre nuits, vers Béthune et Saint-Pol... Elles prient, elles pleurent ; la nostalgie les saisit et leur fait dire : « Ah ! si nous pouvions arriver à Kermaria ! » Une fois de plus elles se mêlent aux convois des réfugiés ; à côté d'elles une pauvre femme, folle, marche en berçant son enfant mort ! Dans la splendeur d'un matin de mai, elles arrivent à Lille... en même temps que les Allemands. Des pavés des rues monte une odeur fétide ; ils sont rouges du sang de nos soldats.

Mais tout finit, même les jours les plus tristes. Les Sœurs retrouvèrent leur maison en ruines : plus de toit, plus de fenêtres, plus de portes, tout a été saccagé.

Dans le jardin, cinq tombes de soldats anglais.

Les Sœurs de Belgique se sont vaillamment mises à l'ouvrage ; à leur retour, elles ont recommencé leur vie ; elles ont revu Kermaria qu'elles pensaient bien ne plus revoir ; le Seigneur ne leur a demandé que de souffrir.

En Bretagne

Quand, en Bretagne, on eut la certitude de la présence des Allemands, ce fut de la stupeur. La radio annonçait encore qu'ils étaient contenus sur la Loire, alors qu'on les avait sous les yeux et, en même temps qu'eux, des réfugiés de tous pays.

Comme beaucoup d'Instituts religieux, la Congrégation eut plusieurs de ses membres (neuf : cinq Anglaises et quatre Canadiennes), internées dans des camps de concentration.

Le 5 décembre 1940, à 9 heures, la Feldkommandatur

INSTITUTION
SAINT-JOSEPH
LE CHATEAU, PONTIVY
(MORBIHAN)



INSTITUTION
SAINTE-JEANNE D'ARC
PONTIVY

PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR
PLOERMEL (MORBIHAN)



INSTITUTION STE-THÉRÈSE
LES BUISSONNETS
QUIMPER (FINISTÈRE)



ECOLE PAROISSIALE
DE SPÉZET
(FINISTÈRE)

JUVÉNAT DE KERSUSTUM
PRÈS QUIMPER



ECOLE PAROISSIALE DE ST-NOLFF
(MORBIHAN)



LE BOUETIEZ PRÈS HENNEBONT
(MORBIHAN)



MAISON SAINT-JOSEPH
BOULEVARD PÉREIRE, PARIS



ECOLE PAROISSIALE
DE SPÉZET
(FINISTÈRE)

JUVÉNAT DE KERSUSTUM
PRÈS QUIMPER



ECOLE PAROISSIALE DE ST-NOLFF
(MORBIHAN)



LE BOUETIEZ PRÈS HENNEBONT
(MORBIHAN)



MAISON SAINT-JOSEPH
BOULEVARD PÉREIRE, PARIS

leur intimait l'ordre de quitter leur résidence, de se rendre à Vannes et de se présenter au poste de garde rue du Mené, à midi, sous peine de sanction.

Après avoir fêté l'Immaculée-Conception avec les religieuses de la Retraite, reçu la visite des Mères de Kermaria, la bénédiction de S. Exc. Mgr Tréhiou, évêque de Vannes, de M. le chanoine Le Baron, le 9, elles quittaient brusquement Vannes pour une destination inconnue.

Le 11, on les casernait à Besançon avec vingt-deux autres religieuses, dont quatorze Oblates de Béthanie. Un vieux poêle, des paillasses jetées dans un coin constituent l'ameublement de la vaste pièce qu'elles occupent. C'est dur et c'est pourtant là qu'il va falloir vivre et pour combien de temps ?

A Kermaria, par démarches spéciales, on apprenait bientôt le lieu de leur résidence. Le 5 janvier, les chères prisonnières recevaient enfin la première carte écrite de la Maison-Mère le 18 décembre.

Peu à peu, la vie religieuse s'organise dans la vaste caserne occupée, à Noël, par deux cent trente-quatre Sœurs anglaises et cent six canadiennes. Elle était aussi régulière que possible avec messe quotidienne et une instruction de temps en temps.

Les chères captives n'étaient pas oubliées. A la Maison-Mère, on priait pour elles, on leur adressait lettres et colis. Elles en recevaient aussi des Maisons locales, du roi d'Angleterre. A la demande du Pape, l'archevêque de Besançon leur faisait passer deux pains blancs.

Une des captives, Sœur Marie John Fisher, sujet irlandais, était libérée le 19 mars, en la fête de saint Joseph. L'espoir se mit à renaître et grandir au cœur de toutes.

Le 1^{er} mai, départ pour Vittel. Les prisonnières quittaient, sans regret, leur grande caserne où elles avaient connu bien des souffrances physiques et morales. Dieu cependant les y avait entourées de grâces de choix.

A Vittel, un hôtel somptueux les recevait. Comme elles l'eussent donné volontiers pour une petite maison des « Filles de Jésus ». Mais voici qu'on chuchote que ce bonheur va venir. On parle de passeports, de liberté surveillée, etc...

La nouvelle était fondée. Quinze jours plus tard, toutes quittaient Vittel pour rejoindre leur nouvelle résidence : une Maison des Filles de Jésus dans l'Ille-et-Vilaine : Pipriac, Messac, Louvigné-de-Bais. Ordre leur était donné cependant de se rendre de temps en temps à la Kommandatur de Rennes. Mais qu'est-ce que cette formalité auprès de la joie de vivre en Communauté.

Bientôt, en dépit de toutes les défenses de la Kommandatur, elles pouvaient s'évader, du moins pour quelques jours, jusqu'à Kermaria, se jeter dans les bras des Mères et des Sœurs, chanter leur *Magnificat* en la chère chapelle tant aimée. Cette joie faisait oublier tous les sacrifices.

Presque toutes les écoles des Filles de Jésus, même les plus humbles, connurent les ennuis, les soucis, les terreurs de l'occupation allemande.

C'était l'heure de la misère, l'heure aussi de la compassion. Dès les premiers jours de la débâcle, la maison Saint-Georges de Vannes accueillit une vingtaine de novices de la Congrégation du Bon Secours de Troyes, avec leurs maîtresses.

Les Sœurs de Plouay reçurent en juin 1940, soixante-dix petites filles de l'Assistance Publique d'Evreux, de 5 à 16 ans : pauvres enfants inéduquées, aigries de n'avoir jamais goûté d'affection familiale. Près des Sœurs elles s'apprivoisèrent, apprirent à connaître leur Père du ciel et, quelques mois plus tard, Plouay eut le spectacle peu banal de vingt-deux parrains et marraines, sortant de l'église en donnant le bras à autant de nouvelles baptisées. On leur fit faire un bon dîner après quoi on « tira leur portrait », et Mgr Tréhiou, le bon Prélat, vint exprès de Vannes pour les confirmer.

Les Sœurs de Guilligomarch donnèrent asile à des personnes de Guidel, Quéven, Pont-Scorff, réfugiées modèles, puisque « toutes les femmes aidaient aux légumes, échaudaient, nettoyaient les appartements qui brillaient de propreté ; en un mot, faisaient les « emplois » comme de petites novices. Tous les matins, elles entendaient la sainte messe et communiaient. Une vénérable personne, mère d'une Fille de Jésus, passait des heures entières dans la petite chapelle. « Il y fait froid », lui disait-on. — « Non, la petite lampe réchauffe bien l'appartement ; il y fait très bon. »

Evidemment, ces tableaux idylliques ne se sont pas multipliés à plaisir : de pauvres gens qui, en un instant, ont tout perdu, ne sont pas toujours d'humeur joyeuse ; raison de plus pour saluer au passage ceux qui furent assez forts pour ne pas trop se plaindre et supportèrent leur malheur avec dignité.

La loi du vainqueur est terrible. Tout lui est permis, tout lui appartient.

« Mais où ferons-nous la classe ? » demandaient les Sœurs de Lanvaudan à l'officier allemand qui, pour occuper leur école, en avait fait transporter tout le matériel en pleine lande. A quoi l'Allemand de répondre : « Pendant la guerre, pas de classe... vacances éternelles. »

Des religieuses, faites pour enseigner, ne s'accommodent pas de semblables vacances, aussi installèrent-elles leurs classes où faire se pouvait : l'une dans un garage, une autre dans une vieille cabane ouverte à tous vents ; une troisième sur des piles de planches étagées en gradins ; et l'école continua. Les soldats catholiques rhénans qui, d'abord, avaient occupé leurs locaux, s'étaient montrés « d'une grande prévenance, n'avaient fait aucun dégât, et avaient laissé en partant des provisions de toutes sortes. » Les SS qui les remplacèrent chantèrent une autre chanson.

A Plouharnel, les Sœurs, délogées de leur « belle école », occupent — le mot est à l'ordre du jour — une maison en ruines, « refugium des souris et des araignées » avec une toute petite fenêtre constamment ouverte — il faut bien respirer — et qui donne sur la rue où passent et repassent constamment les soldats goguenards. Sept mois, elles attendent une baraque et, quand elles l'ont, les Allemands la réquisitionnent.

Les Sœurs portent leurs pénates ailleurs ; certaines écoles ont déménagé jusqu'à neuf, dix, onze fois, mais

« on apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups »,

si bien qu'à Grand-Champ, par exemple, dès qu'un groupe de Germaines laisse vide un local, les Sœurs s'y installent et, à ce jeu, la garderie n'a déménagé que dix-sept fois. A Meslan, les Sœurs se voient con-

traintes de faire ce qu'elles appellent : « la classe de quartier » elles changent de local tous les jours. Le plus joli c'est que cette vie de nomades n'était pas sans charmes. Elles le disent du moins...

On peut dire cependant qu'au départ des indésirables, les Sœurs retrouvèrent logis et classes, mais dans quel état ! Tout pillé, saccagé, les appartements pleins d'ordures, les murs souillés de dessins ignobles, les boiseries arrachées quand ce ne sont pas les portes et les fenêtres ; statues et crucifix mutilés. A la Trinité-Porhoët, les SS se sont exercés au tir contre les vitraux de la chapelle.

Mais à quoi bon se lamenter ? On se met simplement au travail. Les Sœurs de Châteauneuf écrivaient : « Sans autre aide que celle de nos institutrices de la ville et de quelques jeunes filles, en moins d'un mois, portes, cloisons furent lavées. Actuellement nul ne dirait que la maison a subi quatre ans d'occupation. Les parterres du jardin refleurissent, le logis est restauré, le domaine remis en état et Notre-Dame des Portes, leur sainte Patronne, sourit à ses filles qui

d'un cœur vaillant

l'on rebâti plus beau qu'avant !

Lorient-Ploërmel-Pontivy

A Lorient, comme toute âme vivante dans cette vaste agglomération, de jour et de nuit, les Sœurs des cliniques furent en danger, depuis le fameux bombardement du 28 septembre 1940. De ce jour, jusqu'à la destruction complète de la ville, celles de la clinique Ste-Marie eurent la ténacité de rédiger leur « journal

de guerre ». Elles connurent ces longues nuits d'hiver où l'on doit quitter le lit sur lequel on vient de s'étendre, pour descendre dans une cave glaciale, et cela quatre ou cinq fois de suite ; ces messes que l'on s'obstine à aller entendre et servir, au risque de périr à l'aller, au retour ou pendant le Saint Sacrifice ; ces « offices » que l'on récite à la lueur d'une lampe pigeon, dans la cave ; ces chapelets dits dans l'obscurité, tandis que les bombes éclatent autour de la maison, ces alertes, ces fins d'alerte où l'on s'embrouille, tant les sirènes mugissent ! Cela va ainsi avec des nuits sans sommeil, des jours sans repos, jusqu'au 21 octobre 1942, où les forteresses volantes viennent attaquer la base sous-marine ; la clinique Sainte-Marie, toute proche, est bientôt disloquée par les déplacements d'air. Enfin, au début de 1943, plusieurs vagues d'avions se succèdent, arrosant la ville de bombes incendiaires ; des familles entières périssent dans les immeubles en feu ; des sinistrés se réfugient à Sainte-Marie encore debout, mais le bombardement reprend de plus belle et la vie devient impossible, dans cet enfer. Sur l'ordre de la Maison-Mère, les Sœurs cherchent un refuge dans les environs, mais reviennent pour tenter d'arracher aux flammes et aux pilleurs d'épaves ce qui peut rester de leur matériel. Le 26 janvier, la belle clinique Sainte-Marie n'a plus que des murs calcinés. Les Sœurs, certaines du moins, appelées par les Lorientais réfugiés dans la Mayenne, à Sainte-Suzanne, les y suivront et se dépenseront à leur service, jusqu'en 1945.

Quelques communautés de Filles de Jésus subirent de plus graves dommages. Lizio eut son école brûlée par les occupants, mais reconstruite en 1945, malgré la

pénurie des matériaux ; celle de Keryado, soufflée par une bombe explosive.

Le lundi 12 juin 1944, la ville de Ploërmel fut soumise à un sévère bombardement d'aviation que rien n'avait fait prévoir, qu'aucune alerte n'avait annoncé. Le pensionnat du Sacré-Cœur, établi par les Filles de Jésus dans l'ancien monastère des Ursulines, bâti par les Carmes au début du XVII^e siècle, souffrit beaucoup. La chapelle avec son mobilier ; son autel monumental ; la résidence de l'Aumônier ; les locaux occupés par les Allemands furent très touchés. Murs lézardés, portes et fenêtres arrachées : la maison semblait inhabitable pour longtemps. Les Sœurs ne l'ont pas quittée cependant et, après les réparations indispensables, ont réintégré leurs élèves qui, heureusement avaient été, quelques jours avant le désastre, rendues à leurs familles. Il n'y eut que des dégâts matériels à déplorer.

Les Sœurs de Pontivy, de leur côté, ont souffert de l'occupation allemande ; aussi bien celles de l'hôpital qui, par miracle n'a pas sauté, que celles de la Sainte-Famille, de Jeanne d'Arc ou du Château. Toutes ont dû évacuer leur maison, en tout ou en partie, pour la céder à l'envahisseur. Le Château, surtout, nous donnera une idée de la Résistance intelligente, calme, effacée et utile, des religieuses.

Tous les locaux scolaires avaient été transformés en magasin d'approvisionnement qui regorgeait de denrées précieuses, prélevées sur le pays, évidemment. Contraints par l'avance alliée de quitter la Bretagne, les Allemands ne pouvaient songer à s'encombrer d'un si énorme butin, pas plus qu'à en faire bénéficier la population affamée. Ils n'eurent qu'une idée : le détruire, en faisant sauter

les bâtiments qui le contenaient. Tant pis pour les religieuses, tant pis pour tout le quartier s'il sautait en même temps. Les Sœurs aussi n'eurent qu'une idée : éviter cette catastrophe à tout prix, même au risque de leur vie. Par une fenêtre donnant sur les locaux réquisitionnés, elles s'étaient aperçues qu'un cordon métallique, assez épais, courait au haut des murs ; il aboutissait à des caisses pleines de dynamite qui auraient fait du Château, de la chapelle et du quartier, un volcan. Avec l'aide de deux professeurs de l'Institution des Saints-Anges auxquels elles lancèrent un S. O. S, sous les yeux des surveillants allemands, avec qui elles jouèrent d'audace et de ruse, elles arrivèrent à subtiliser les bougies électriques qui devaient mettre le feu aux poudres, à couper le plus possible de cordon, surtout à déménager quarante caisses de dynamite, puis à les transporter au fond de leur jardin. Elles ne réussirent malheureusement pas à empêcher un sous-officier allemand de lancer une grenade dans le magasin d'où elles n'avaient pas eu le temps d'ôter des « boudins incendiaires », développant une chaleur de plusieurs milliers de degrés. Un incendie se déclara qui détruisit une grande partie de leur bel établissement. Les pompiers, malgré les menaces allemandes, limitèrent cependant les dégâts. Ni le reste de l'édifice, ni la chapelle, ni le quartier des écoles ne sautèrent.

La Supérieure de Saint-Joseph et les Sœurs de la « Résistance » reçurent la croix de guerre avec médaille d'argent. Leur citation portait :

Le général de Division Allard, commandant la XI^e Région militaire cite, à l'ordre de la Division,

Madame la Supérieure et les Religieuses de l'Institution Saint-Joseph à Pontivy :

Motif de la citation.

« Le 3 août 1944, au moment où les Allemands en retraite effectuaient les destructions, ont pénétré dans les locaux interdits, malgré le voisinage des sentinelles et les risques de mort, et avec un sang-froid et une habileté remarquables, ont saboté le dispositif incendiaire ennemi et limité ainsi, à une partie de leur Institution, un désastre qui pouvait s'étendre à tout le quartier des Ecoles. »

Ajoutons à « cette résistance » le fait suivant tout à l'honneur des Sœurs de Tréméven, Finistère.

Dans le petit village de Kerhoat, au bord de l'Ellé, une poignée d'hommes des Forces Françaises de l'Intérieur attaqua trois cents Allemands. En représailles, trois jeunes filles et deux jeunes gens furent pris comme otages. Les parents éplorés recoururent aux religieuses. Elles se mirent « en retraite » dirent-elles, priant saint Joseph et sainte Anne, la douce patronne des Bretons, puis s'en allèrent trouver les Allemands. Repoussées, elles revinrent à la charge. Par miracle, les otages furent relâchés et, tard dans la nuit, avant de rentrer chez leurs parents, vinrent frapper à la porte de leurs libératrices, pour les remercier.

Les « Poches » de Saint-Nazaire, Lorient, Quiberon

Les dernières maisons de France à subir, soit la présence de l'ennemi, soit les bombardements, se trouvaient dans les « poches » de Saint-Nazaire, de Lorient et de Quiberon.

En août 1944, les Allemands lâchèrent pied devant les Américains à la Roche-Bernard, mais pour résister, de l'autre côté de la Vilaine, jusqu'au canal de Nantes à Brest. Dans la nuit du 14 au 15 septembre, ils revinrent sur leurs pas et bombardèrent la région de Pénestin et Billiers. Malgré les obus dont elles furent environnées, les Sœurs n'eurent aucun mal et, si nous les mentionnons, c'est pour signaler qu'elles attribuèrent leur salut au chapelet des enfants. « Pendant toute l'occupation, dirent-elles, nous avons été infestées d'Allemands... Jamais nous n'avons quitté notre école, jamais nous n'avons eu d'accidents à déplorer. »

A Guidel, pendant l'exode général, trois Sœurs sont restées dans la « poche » ; tout le bourg fut éprouvé et leur maison en particulier. Pour connaître les péripéties de ce siège et les multiples dangers auxquels elles ont été exposées quotidiennement, il faut lire le très intéressant journal que les Sœurs rédigeaient, chaque soir, avant de s'étendre sur un matelas dans une cave, quand le feu ne les obligeait pas à passer la nuit dans les tranchées. Leur existence, pendant cette période, est une épopée : sous le feu des bombardements, elles n'ont pas hésité à prodiguer leurs soins aux blessés, à franchir les lignes ennemies pour porter aux Alliés de précieux renseignements, à la faveur des convois hebdomadaires dont elles avaient l'organisation et la responsabilité. Dénonciations, perquisitions, interrogations, menaces n'ont pu entraver leur héroïque dévouement. Il est naturel que la médaille de la Résistance ait reconnu pareil mérite.

En août de cette même année, la bataille fit rage dans le quartier des Sœurs de Plouharnel et se poursuivit

tout l'hiver. Les Sœurs durent s'établir, sans bois, sans feu, sous la neige, à Carnac-Plage, dans une villa d'été, aux murs sans épaisseur. Il en fut de même pour les Sœurs de Saint-Gilles dont la maison reçut un obus qui creusa un énorme entonnoir et souffla la façade. Elles trouvèrent un abri momentané au hameau de Kergonan, n'emportant pour tout bien que deux poulettes tuées par un obus, puis revinrent chez elles, pour s'y installer tant bien que mal et y vivre sous les feux croisés de deux artilleries. Elles étaient entourées d'une ceinture de canons de tous calibres.

Malgré les dangers auxquels de nombreuses Filles de Jésus furent exposées, il n'y eut que trois blessées dont l'une si grièvement qu'elle dut être trépanée. Elles subirent seulement, du fait de la guerre, des pertes multiples d'immeubles et de biens de toute nature.

Kermaria

A Kermaria, le 7 juillet 1940, les Allemands avaient fait une première apparition. Du dimanche de la Passion, 11 avril 1943, au 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, ils demeurèrent à l'abri Saint-Joseph, au cours ménager, à l'Aumônerie et dans les communs. Si leur indésirable présence ne fut pas imposée plus longtemps à la Maison-Mère, on comprend l'anxiété des Supérieures majeures au sujet de tant de Sœurs chassées de leurs écoles, ou, pis encore, forcées de vivre en voisinage constant avec cette soldatesque : leur angoisse, durant le bombardement de Lorient, par l'aviation anglaise, tandis que Bostall et Maryville vivaient sous les bombes allemandes ; leurs craintes pour les religieuses enfermées

dans « la poche » de Saint-Nazaire ou de Lorient ! Mère Marie-Angéline et ses Filles disaient avec saint Paul : « Qui de vous ne souffre que je n'endure ses souffrances ? »

En Angleterre

Dès le début de la guerre, Londres, les arsenaux de Woolwich, les docks de Tilbury sont l'objectif immédiat de l'aviation allemande. Les écoles de Bostall et de Maryville tout proches de ces établissements vont connaître l'épouvante des bombardements. Du 15 août au 14 octobre 1940, les sirènes annonceront deux cents alertes. Si, après cette date, la R.A.F. a le dessus et empêche l'aviation ennemie de tuer et d'écraser à sa guise, en 1944, « VI et V2 » robots et rockets terroriseront et dévasteront le pays.

Les Sœurs de Maryville et de Bostall, ont consigné leurs souvenirs, intéressant moins par les faits qu'ils rapportent que par les réactions des religieuses et de leurs élèves devant le danger. Nous savons ce que sont les alertes incessantes de jour et de nuit, les descentes dans les caves où l'on tâche de lire, quand la lumière ne fait pas défaut, de prier, de tricoter, de dormir même, sur une chaise, malgré le « discomfort » de la situation. Au début, les Sœurs s'abritaient toutes dans la même cave, mais la Supérieure jugea prudent de les faire se disperser, afin que, note la narratrice avec la pointe d'humour dont un esprit anglais ne se sépare pas, « il y ait plus de chances que quelques-unes restent pour raconter l'histoire aux autres ! » Finalement, dans les gros bombardements, toutes se retrouvaient à la cave, « car les éclairs des bombes et des obus étaient trop

effrayants ; on y avait plus froid qu'ailleurs, mais on y voyait moins ».

Si le bruit des bombardements n'avait pas été si fort, on aurait entendu monter des caves le chant par lequel les Sœurs se recommandaient à Marie :

Je mets ma confiance
Vierge, en votre secours...

et malgré les canons, les avions et les bombes, elles dormaient...

Elles n'étaient cependant pas au bout de leurs peines, ni de leurs frayeurs. Qu'on s'imagine la terreur que peut causer, dans une nuit sombre, l'apparition de globes de feu « semblables à des avions illuminés se suivant très rapidement, avec un bruit saccadé, qui s'arrêtaient soudain pour éclater en bombe ». C'étaient les robots.

Les premiers tombèrent à Welling, la veille de la fête du Sacré Cœur.

Depuis plusieurs mois de tranquillité relative, les classes avaient repris un cours normal ; à Maryville, quelques enfants allaient faire leur première communion lorsque dans la nuit, ces engins démoniaques apparurent. On conçoit ce que fut cette première communion : l'église resta vide. Le père d'une enfant était venu expliquer aux Sœurs l'absence de sa petite ; tandis qu'il leur parlait, un robot tomba sur sa maison, d'où les siens étaient heureusement partis. Six cents autres maisons furent endommagées ou détruites par cette seule bombe. Le soir, une autre en détruisit mille. Le 24 juin, à Saint-Stephen's school, toutes les fenêtres de la façade, tous les gonds des portes furent arrachés par le déplacement

d'air et toutes les fenêtres du grand hall volèrent en éclats. Et dans cet infernal désarroi, aux rares intervalles où la sirène annonce « danger passé », pendant trois semaines, il n'y eut pas seize heures consécutives sans sirène — les classes continuaient ! Quand les robots passaient, les enfants chantaient très fort, mais ni leur chant, ni les vibrations des murs ne dominaient le gros bourdonnement. « On les entend venir depuis le Pas-de-Calais et ils arrivent à toute vitesse, comme des fous que rien ne saurait arrêter et qui, tout à coup, se retournent et viennent tomber sur ceux qui se croyaient saufs encore une fois. »

Le coup le plus dur fut porté aux Sœurs, le 1^{er} août. Déjà, les jours précédents, les robots avaient plu sur la ville de Welling et les environs : vingt-trois en l'espace de trois heures. Les Sœurs étaient à la chapelle quand elles en entendirent un qui s'arrêtait au-dessus d'elles. Instinctivement, elles s'abritèrent derrière une porte, un harmonium, voire dans une armoire. Soudain, un éclatement formidable. Dans un nuage de fumée, de plâtre et de poussière, elles sortent de leur cachette et marchent sur des débris de verre, de brique, de bois haché... personne n'a été touché.

Trois jours après, à Bostall, à la clôture de la retraite, deux religieuses faisaient profession. La journée avait été calme, jusqu'à quatre heures. Tout à coup, la sirène mugit, mais « on ne s'en faisait pas » (c'est une anglaise qui écrit), « car rien ne peut troubler la joie qui règne dans les cœurs et il n'entre dans la tête de personne qu'un de ces « friends » en feu tomberait sur nous. On continue de se promener. »

Les « rockets », ou V2, qui sont des VI perfectionnés,

ne tardèrent pas à faire leur apparition. L'un d'eux explosa au milieu de la nuit, au-dessus de la maison de Bostall, qui fut secouée jusqu'en ses fondements. Une bonne vieille protestante, qui tenait boutique près de chez les Sœurs, disait à ses clients : « C'est une bonne chose d'avoir ces dames dans le voisinage ! » Et la narratrice de conclure : « Si nous pouvions nous élever comme des oiseaux, nous verrions notre cher couvent entouré de grands vides. Il est clair que nous avons été protégées. Nous ne pouvons faire autrement que d'être tout à la reconnaissance. »

Dès le début de la guerre, les Sœurs de Saint-Joseph's Convent s'étaient adressées dans une prière fervente, qu'elles continuèrent chaque jour, à leur saint Patron : son image gardait toutes les portes, tous les murs. Ils furent bien gardés et les Sœurs se sont empressées de lui élever le monument de reconnaissance qu'elles lui avaient promis.

En prenant congé des Filles de Jésus d'Angleterre, citons cette dernière preuve de la bienveillance divine à leur endroit.

Depuis longtemps, elles rêvaient d'une maison de formation pour les jeunes filles désireuses de poursuivre leurs études, de cultiver leur vocation et de se diriger, dans la suite, sur le Noviciat de Kermaria. Après bien des recherches, les Révérendes Sœurs Septimie et Marie-Ignace de Loyola jetèrent leur dévolu sur une maison de Princes Risborough, centre d'un pèlerinage à celle que les Anglais appellent « Little flower », sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le Curé du lieu voyait ainsi se réaliser son désir d'une maison religieuse ; « une paroisse sans religieuses, disait-il, c'est un jardin

sans fleurs. » C'était une gageure que de songer à une fondation en ces temps difficiles, car, les Sœurs eussent-elles possédé les trésors de Crésus, n'auraient pu rien trouver pour se monter : tout était réservé aux sinistrés et aux nouveaux ménages. Ce n'était pas leur cas. Mais Bostall, Rickmansworh, Colne et Welling vinrent à l'aide de la nouvelle maison qui, si elle se loge à l'enseigne de Dame Pauvreté, vit quand même. Souhaitons que ce soit *ad multos annos*.

Mort de Mgr Tréhiou ; Mgr Le Bellec

Parmi tant de souffrances causées par la guerre, un deuil survint que tout le diocèse de Vannes ressentit vivement et qui fut très sensible aux Filles de Jésus : le 9 janvier 1941, Mgr Tréhiou mourait. Elles perdaient en lui un vrai Père. On a dit de ce « Père » qu'il fut un peu solennel et quelque peu mélancolique : il faut savoir que, pendant les neuf années de son Episcopat, Mgr Tréhiou n'a pas vécu un jour, sans souffrir physiquement et moralement. Malgré tout, et même parce qu'il souffrait et savait souffrir, il savait compatir aussi et comprendre. Les preuves nombreuses de sa bienveillance n'ont pas manqué aux Filles de Jésus. S'il ne fit pas de Kermaria son « second Evêché », il s'intéressa cependant à toutes ses œuvres, prit part à toutes ses joies, à toutes ses peines. Comme son devancier, Mgr Tréhiou fit de l'Enseignement chrétien une de ses grandes préoccupations. Sous son Episcopat, de 36.151, les élèves des écoles libres de son diocèse passèrent à 51.300.

Mgr Eugène Le Bellec, qui remplace Mgr Tréhiou

sur le siège de Saint-Patern, après lui avoir succédé à Saint-Brieuc, comme Vicaire Général de Mgr Serrand, n'était pas un inconnu pour les Filles de Jésus. Il avait prononcé, à Kermaria, en 1930, le panégyrique de saint Joseph et depuis, à plusieurs reprises, les Sœurs avaient eu l'honneur de sa visite. Pensaient-elles le recevoir un jour comme Evêque de Vannes et comme Supérieur ? Toujours est-il qu'elles ne purent que s'en féliciter : elles trouvèrent en Mgr Le Bellec tant de ressemblance avec son prédécesseur qu'il leur parut que Mgr Tréhiou se succédait à lui-même : mêmes gestes, même condescendance surtout et même bonté. Comme NN. SS. Gouraud et Tréhiou, le nouvel Evêque de Vannes faisait sienne la cause de l'Enseignement libre ; sa Lettre Pastorale de 1946 l'a dit en termes assez forts pour être remarqués.

« *L'Echo de chez nous* » *revit*

Le bulletin de la Congrégation ¹, qui avait dû se taire, dès le mois de décembre 1940, fut entendu à nouveau et avec quelle joie, en février 1945. Le « gérant » n'en était plus M. l'abbé Mary qui, depuis 1943, était Curé de Baud, mais M. l'abbé Daubert qui l'avait remplacé comme Aumônier à Kermaria. La « chronique » s'empresait de donner aux Filles de Jésus des nouvelles des maisons lointaines, comme celles-ci s'étaient empressées de rassurer la Maison-Mère sur leur sort. Par un dessein providentiel, Mère Marie-Françoise de Chantal, Assistante, qui se trouvait au Canada en 1940, avait dû y demeurer toute la guerre. Elle aspirait au retour

¹ Intitulé : *L'Echo de chez nous*.

pour rendre compte de sa mission et faire bénéficier les Maisons de France dépouillées et dénuées, des générosités de leurs Sœurs canadiennes. Elle ne put rentrer qu'en septembre 1945 et Kermaria s'empessa de fêter ses noces d'or, comme le Canada l'avait fait grandioisement, trois ans plus tôt.

Mort de Mère Marie-Angéline

Le 22 février 1946, la Révérende Mère Marie-Angéline rendait son âme à Dieu¹. Les soucis, les angoisses de cette âme très sensible, au cours de cette longue guerre, contribuèrent à hâter sa fin. Ce fut un deuil très senti par toutes les Filles de Jésus, de qui la vénérée défunte était, à juste titre, très aimée.

Quand Mère Marie de Sainte-Blandine, répondant au désir de Mgr Gouraud, enleva M^{lle} Cariou — c'était le nom de Mère Marie-Angéline, sécularisée — à Clohars-Carnoët, pour la nommer à la direction de l'Ecole Normale de Kergonan, Mgr Duparc avait écrit à l'Evêque de Vannes : « Je vous félicite de ce choix : moi, je perds une des meilleures, sinon la meilleure éducatrice de mon diocèse ». Cette louange, sous la plume d'un évêque qui ne les prodiguait pas, est de première valeur.

Dans son éloge funèbre de Mère Marie-Angéline, Mgr Le Bellec mit en valeur la noble physionomie morale de cette religieuse de grand mérite : « L'histoire de la Congrégation comprendra un beau chapitre de plus, celui qui vient de s'achever sur le Supériorat de Mère Marie-Angéline... elle a été la Supérieure du

¹ Elle était dans la 76^e année de son âge et la 56^e de sa profession.

Centenaire. Elle a eu la joie d'organiser les belles fêtes qui commémorèrent si glorieusement les humbles débuts de la Congrégation, ses laborieux développements, la consolante extension de son premier siècle d'existence. Assurément, rien de ce bel héritage n'a périclité entre les mains de celle qui vient de tomber sur le champ de labeur. Les grandes joies de la bonne Mère étaient de voir les familles venir, nombreuses, entourer de nombreuses jeunes filles, recevant le Saint Habit et prononçant la sainte Profession ; et aussi de voir les foules venir pieusement invoquer saint Joseph le 19 mars et le jour du Patronage ; surtout de voir la vie religieuse s'épanouir au large à la Maison-Mère et dans toutes les Maisons filiales. »

« Mère Marie-Angéline fit la classe aux petites filles et aux adolescentes de Clohars-Carnoët, comme tant d'autres religieuses de Kermaria ont fait et font la classe dans nos chères écoles. Les Filles de Jésus ont été et sont surtout des éducatrices. Notre Bretagne leur doit, à elles et à toutes les autres Congrégations enseignantes, nées sur son sol, la conservation de la foi, cultivée, soignée, protégée par elles dans l'âme des enfants de nos paroisses et de nos villages. Jamais nous ne bénirons assez le ciel d'avoir doté nos diocèses bretons de ces Congrégations religieuses, à qui nous sommes si redevables. Sans elles que serait devenue la catholique Bretagne ?

Le nom de Mère Marie-Angéline sera uni, avec vénération et avec honneur, aux noms des saintes religieuses qui, depuis 1834, ont incarné la grande Congrégation des Filles de Jésus. »

Mère Marie Saint-Thomas d'Aquin, Supérieure Générale

« Le 25 avril 1946, le Chapitre général se réunissait à Kermaria. A midi, les cloches carillonnaient, les versets du *Te Deum* chantaient sur les lèvres. Les Sœurs capitulantes venaient d'élire Mère Marie Saint-Thomas d'Aquin, Supérieure Générale des « Filles de Jésus ».

« Avec un courage généreux, la nouvelle Supérieure embrassait sa charge ; résolument, elle se mettait à l'œuvre pour « Dieu, l'Eglise, sa Congrégation ».

« Ses Filles d'Angleterre et de Belgique, dont plusieurs ne la connaissaient pas encore, l'appelaient chez elles de tous leurs vœux. En octobre, la Révérende Mère traversait la Manche pour répondre à leur filial et légitime désir. Ce fut grande fête et grande joie tant à Saint-Joseph's Convent, Ricky, Maryville qu'à Princes Risborough et Colne.

« Après deux mois de séjour, Mère Marie Saint-Thomas d'Aquin retraversait la Manche et gagnait la Belgique. Ici, comme en Angleterre, l'allégresse faisait battre les cœurs des « Filles de Jésus et de leurs élèves ». Pleins de curiosité, de crainte respectueuse que le sourire de la Révérende Mère transformait bien vite en respect joyeux, les yeux des petits et petites ne quittaient guère la « grande » visiteuse.

Des appels pressants venaient aussi du Nouveau Monde. Que de lettres où la Révérende Mère pouvait lire ce souhait exprimé sous des formes diverses : « Quand nous arriverez-vous, ma Mère ? Nos cœurs vous attendent avec une impatience filiale. Hâtez-vous de venir à nous. »

En septembre 1947, la Supérieure Générale s'em-

barquait à bord du *De Grasse* pour le Canada. Avant son départ, elle eut la joie de saluer le nouvel Aumônier que Mgr Le Bellec donnait à la Maison-Mère : M. l'abbé Glotin, directeur au grand Séminaire de Vannes. Quelques semaines plus tard, Kermaria se réjouissait à nouveau de la nomination de son Aumônier comme chanoine honoraire.

« Au loin, la Révérende Mère prenait part à la joie de ses Filles et continuait à parcourir des milles et des milles pour visiter ses Filles de l'Est et de l'Ouest canadien et de Lewistown. Elle connut leurs joies, leurs épreuves, les difficultés de leur apostolat, et aussi les fruits merveilleux de ces quarante-quatre années de dévouement aux enfants et aux malades de la Nouvelle France. Le contact prolongé et intime avec le Noviciat des Trois-Rivières « fertile comme le palmier aux bords des eaux vives », avec les centaines de religieuses qu'il avait formées, lui fut doux et consolant. Au cours de ses voyages, elle rencontra des familles où les mamans, anciennes élèves des « Filles de Jésus » élevaient leurs enfants pour Dieu ; elle rencontra aussi des jeunes prêtres dont la vocation avait été éveillée au « Jardin de l'Enfance » des Trois-Rivières et dans nos petites écoles paroissiales. »

Un autre voyage sollicitait la Révérende Mère. Elle désirait tant obtenir pour sa personne et sa Congrégation la bénédiction du Saint-Père. En novembre 1950, son désir était exaucé. Avec deux de ses Assistantes : Mère Pauline-Marie et Mère Marie-Berchmans, elle s'agenouillait aux pieds de Pie XII. Dans une causerie toute paternelle, le Souverain Pontife daignait s'intéresser à ce qui concerne la famille des Filles de Jésus. Il bénissait

ensuite ses œuvres, toutes ses religieuses, ses novices ainsi que leurs familles. La Supérieure Générale pouvait quitter Rome. Elle emportait, pour elle et ses Filles, des richesses spirituelles qui permettent à un Institut de regarder l'avenir avec des yeux sereins, quoi qu'il arrive.

Avec un amour et un courage renouvelés, la Révérende Mère reprenait sa tâche. Attentive au progrès des œuvres de l'Institut, elle l'est bien plus encore au progrès de ses Sœurs dans la sainteté. Les désirs exprimés par Mgr Tréhiou dans la Lettre-Préface aux Constitutions sont les siens... Que toutes les Filles de Jésus restent fidèles à leur passé, ce passé riche « d'abnégation, de dévouement, d'apostolat » ; riche de « pauvreté, d'obéissance, de chasteté » ; riche « de foi, d'espérance, de charité » ; en un mot riche « de sainteté ».

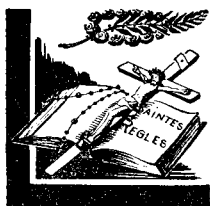
« Qu'elles gardent toujours cet esprit évangélique fait de simplicité et de distinction, de modestie et de désintéressement, de discrétion et de fermeté ; de patience et de zèle, de douceur et d'humilité... de ces vertus enfin qui forment une âme commune, inspiratrice de piété agissante... » Alors la Congrégation des Filles de Jésus sera assurée de vivre et de travailler longtemps pour la plus grande gloire de Dieu.





Chapitre XVIII

« UNE FILLE DE JÉSUS »



Les vocations

'histoire d'une Congrégation n'est pas seulement celle de ses Supérieures, ni celles des grands événements qui ont marqué son existence. Un peuple sans tête n'est qu'un troupeau, il est vrai ; mais aussi le berger n'a sa raison d'être que dans le troupeau.

Il faudrait parler de toutes les religieuses qui ont travaillé, prié, souffert, c'est-à-dire vécu dans la Congrégation des Filles de Jésus. Mais elles n'ont pas d'histoire car le fardeau qu'elles portèrent était léger : c'était celui du Seigneur ; elles furent heureuses. Glanons donc dans le nécrologe de la Société les traits les plus saillants

et les plus caractéristiques pour les présenter comme un hommage à la « Fille de Jésus inconnue ».

Saint Paul disait aux Corinthiens : « Vous n'êtes pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles... » On pourrait en dire autant des Filles de Jésus, mais elles eurent ce très grand avantage de naître d'un peuple profondément chrétien qui considérait, et considère encore, comme un inappréciable honneur, d'entrer en quelque sorte dans la famille du Seigneur Jésus, en lui donnant les âmes, qui, mystiquement, seront ses épouses.

Nombre de Congrégations françaises, nées en même temps que les Filles de Jésus, ne comptent pas aujourd'hui plus de cent sujets. A Bignan, elles sont cinq à faire profession en 1834 ; l'année suivante vingt-et-une qui travaillent dans quatre localités. Dix ans après, le nombre des Maisons n'a pas augmenté, mais les Filles de Jésus sont soixante. En 1875, quatre cents réparties dans quatre-vingt-douze établissements. Enfin après cinquante ans d'existence, la Congrégation compte six cent vingt-huit religieuses professes ou novices. En cette année de grâce 1952 leur nombre est de deux mille six cents...

A ce splendide élan, il faut chercher une raison surnaturelle sans doute et dire avec saint Paul : « Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé mais c'est Dieu qui n'a cessé de donner la croissance. » Toutefois, les forces naturelles jouent aussi et c'était une force pour les Filles de Jésus que d'être du pays. Authentiques Bretonnes, elles venaient de ces petits villages où la vie était simple et même un peu rude. Qu'on nous entende bien, nous parlons du passé et il serait à souhaiter que le présent

lui ressemblât en beaucoup de points. Les Filles de Jésus n'ont pas à renier leurs saintes Mères de jadis : « Cela ne signifie pas qu'elles ne veulent pas évoluer et bouder le progrès. Ce qu'elles veulent, c'est garder l'âme chrétienne de leurs aînées, cette âme forte et courageuse, tenace dans ses vouloirs, sévère plus par devoir que par goût, soucieuse de maintenir en elle et autour d'elle la simplicité qui est la marque d'une vie religieuse, tout à Dieu et au prochain. »

A considérer la longue et sainte liste de leurs devancières,

« A l'austère devoir, pieusement fidèles »

les « Filles de Jésus » ont le droit d'être fières. Car « elles furent saintes les âmes pures et hautes qui (leur) ont frayé la voie lumineuse et qui les attendent au Paradis », ainsi que l'écrit Mgr Tréhiou dans la Lettre-Préface aux nouvelles Constitutions.

Des parents ont donné jusqu'à cinq ou même six de leurs enfants à Kermaria. Sœur Saint-Jean de la Croix († 1867) peut, du haut du ciel, compter vingt-sept de ses parentes « Filles de Jésus » comme elle.

Si les prêtres dirigent volontiers de jeunes paroissiennes vers la Congrégation, c'est qu'elles reviendront — elles ou leurs compagnes — pour leurs écoles et qu'ils savent, selon le mot de Mgr Duparc, mot qui ne va pas sans une légère pointe de malice, que les « Filles de Jésus sont aussi bonnes infirmières que les autres, aussi bonnes classières que les autres, mais elles ont le privilège d'être cléricales ».

Les écoles tenues par les Filles de Jésus, les écoles de campagne surtout, sont de vraies pépinières de

vocations. Les enfants voient les Sœurs à l'œuvre à longueur de jour ; elles ont vite fait de les juger, et le désir naît d'imiter, de suivre des religieuses, qui ont su ne donner que de parfaits exemples. D'autre part, les maîtresses elles-mêmes, remarquent les élèves qui présentent des signes de vocation. Elles pensent : « Cette petite ferait bien chez nous » ; tout doucement, elles la dirigent vers les Juvénats où sont cultivées ces jeunes plantes, non dans des forceries qui leur rendraient plus tard la vie en plein air difficile, mais dans cette bonne terre nourricière qui permettra à leurs qualités naturelles de s'épanouir librement au soleil de Dieu et de fleurir en beauté. Comment ne pas évoquer, à ce propos, le souvenir de Sœur Marie-Geneviève de Jésus qui, à elle seule, conduisit à Kermaria cinquante-deux sujets ?

Certaines vocations présentent une forme plus originale ; ainsi celle de Sœur Marie-Marguerite du Sacré-Cœur († 1913). De Plœmeur, elle s'en fut à Guidel, à seule fin d'examiner de près les Sœurs et leur habit. Pour une femme, le costume a son importance. Elle se plaça au bas de la nef par où les religieuses devaient passer pour monter à la tribune. Leur costume lui plut, mais surtout leur modestie et leur recueillement. Son choix était fait. Telle encore Sœur Marie Saint-Isaac († 1927) qui n'avait qu'une idée : gagner de l'argent pour vivre tranquillement, librement et s'habiller à sa guise. Pour rien au monde, elle n'aurait suivi sa sœur chez les Filles de Jésus : être toute sa vie servante des autres ? Jamais ! Elle vint à Kermaria pour la Profession de sa sœur et... elle y resta. La bonne Sœur Marie d'Assise († 1887) seule, timide, se présenta à Kermaria,

sans aucune recommandation et, « crainte de ne pas être reçue », laissa son modeste bagage à la porte de la Communauté... Citons aussi cette petite Sœur canadienne, Marie Saint-Fabien († 1937) qui, décidée à entrer chez les Sœurs de l'Assomption, vint aux Filles de Jésus pour avoir vu deux d'entre elles, en pèlerinage à Notre-Dame du Cap, faire pieusement le Chemin de la Croix.

Le plus souvent les familles sont trop chrétiennes pour qu'elles s'opposent à la vocation de leurs enfants. Cela se rencontre cependant et Sœur Marie-Léonie († 1933) en sut quelque chose ; elle dut se placer pour gagner l'argent de son trousseau, ses parents contrecarrant son départ. Son trousseau prêt, elle fit ses adieux aux siens ; son père lui dit : « Partez, mais ne revenez jamais. » Elle arriva à Kermaria, le soir, à l'heure du grand silence et s'écria : « Me voici enfin rendue ! — Chut, chut ! lui dit la Sœur portière, la récréation est finie. » Sur ces paroles, conduite au dortoir, « un peu interloquée », cela se conçoit, elle dut se contenter, ce soir-là, de dire au bon Dieu son bonheur, tout bas.

D'habitude, il en va autrement. Ce n'est pas la mère de Sœur Marie-Dorothée du Sacré-Cœur († 1931) qui aurait regardé à donner sa fille à Dieu, elle qui, dans sa vieillesse, passait le plus clair de son temps en adoration devant le Saint Sacrement, à Quimper, au point qu'on l'avait surnommée la « lampe du sanctuaire ». De même les parents de Sœur Marie-Alfreda († 1934) de Saint-Alexis-des-Monts, au Canada, chez qui la journée se terminait par la lecture de la vie des Saints et d'une page de l'Évangile. A Beuzec, une famille riche des biens de ce monde et de ses onze enfants, allait marier

sa fille Anne-Marie et engraisait déjà deux bœufs pour le festin des noces : « Vendez ces bœufs, dit celle-ci à ses parents, et donnez-m'en le prix pour mon trousseau ; je serai religieuse ». Elle mourut Fille de Jésus en 1933. Citons pour terminer, la « vocation » de Sœur Marie-Bernardine de Saint-Joseph († 1925). Quand elle n'était encore que la petite Perrine Marie Picaud et n'avait que trois ans, les Sœurs de Kermaria, qui, pour lors, construisaient leur chapelle, vinrent demander à son père la permission de prendre sur sa propriété la pierre dont elles avaient besoin. « Prenez toute la pierre qui vous est nécessaire, mais à la condition que ma petite Perrine — il la tenait par la main — soit, un jour, religieuse ici. » Il donna ses pierres, plus tard, sa fille ; et tout fut bien.

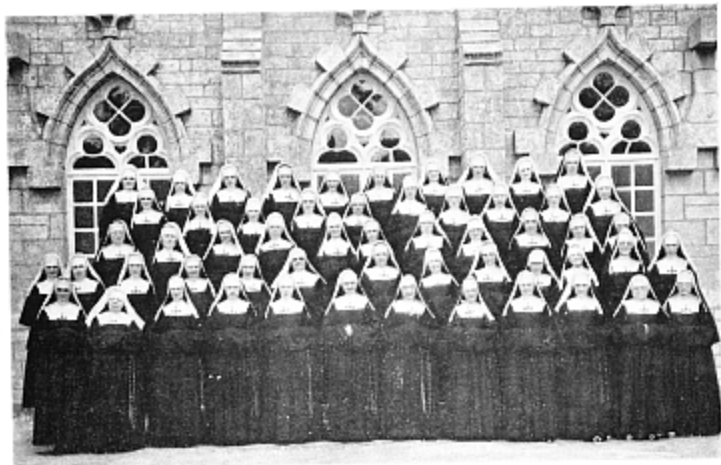
Le Postulat

C'est librement que l'on entre en religion. Il faut « postuler » son admission et c'est assez longtemps, six à huit mois, que l'on garde le titre de postulante. Venez à la messe à Kermaria ; vous les verrez, en longues théories, vêtues d'un uniforme noir et coiffées d'un petit bonnet blanc tuyauté, sous un léger voile noir. On peut les recevoir de 16 à 30 ans, pourvu qu'elles soient de bonne famille, de bonne constitution, de bon caractère, de bonne réputation ; « ni volages, ni insouciantes, ni mélancoliques, ni excessivement scrupuleuses ». Un mois après leur entrée, le Conseil décide du sort de la postulante.

Jadis, c'est-à-dire vers 1880, le costume que portaient les aspirantes, en leur première année de probation, différait quelque peu de celui d'aujourd'hui. « Les jeunes



RÉVÉRENDE MÈRE MARIE
SAINT-THOMAS D'AQUIN
1946-



GROUPE DE SŒURS PROFESSES DE LA MAISON-MÈRE



GROUPE DE SŒURS
PROFESSES DE LA
MAISON PROVINCIALE
DE TROIS-RIVIÈRES

filles conservaient leur tablier de laine noire, leur robe de paysanne, bien que les manches fussent parfois ornées de large velours ; un mouchoir de calicot blanc remplaçait collerette de dentelle et fichu de soie ; un petit bonnet au voile léger, coiffe de linon aux fines guipures. » Les postulantes converses gardaient toute l'année le costume de leur pays.

Le Noviciat

Sans nous attarder à décrire les fêtes des prises de voiles, toujours émouvantes, disons qu'elles sont marquées à Kermaria, d'un signe malheureusement trop rare de nos jours, en ce sens qu'en voyant les futures novices entrer à la chapelle, toutes vêtues de la même toilette d'épousée, simple mais très seyante, on se dit avec étonnement : Qu'elles sont nombreuses ! vingt, trente... il en vient encore... quarante, cinquante peut-être... Heureuses et bénies de Dieu les familles d'une pareille fécondité. L'Evêque de Vannes, qui d'habitude préside, pose les questions du cérémonial : « Mes Filles, que demandez-vous ? — La miséricorde de Dieu et le Saint Habit de la Congrégation des Filles de Jésus », répondent les postulantes. Le Pontife, assuré que leur demande se fait de plein gré, s'enquiert près de la Mère Générale de leur aptitude à mener la vie des Filles de Jésus, puis les autorise enfin à prendre l'Habit et le voile.

Le Noviciat dure deux ans. Pendant ce temps que font les Novices ? Dans le silence et le recueillement habituels, n'ayant que de rares communications avec l'extérieur, peu de lettres, peu de parloirs, elles s'appliquent « au travail de leur formation religieuse », qui comporte

« l'étude de la Règle et des Constitutions ; l'exercice de l'oraison, de la prière ; la correction des défauts, l'acquisition des vertus ». Ce sont donc deux années consacrées à l'étude de Jésus et à l'avancement dans son amour ¹.

Santé physique, santé morale, l'une condition de l'autre souvent, sont exigées des novices ; tout excès de zèle est interdit qui pourrait compromettre les deux. L'ascétisme, base de toute vie chrétienne reste évidemment celle de toute vie religieuse. La réponse est très belle de la vénérée Sœur Marie-Léocadie († 1902) à une compagne lui faisant observer que son âge la dispensait du jeûne : « J'ai toujours l'âge de pécher ! » Dans la vie d'une Fille de Jésus, pas de pénitences extraordinaires peut-être, mais l'acceptation habituelle, joyeuse des renoncements dont l'occasion se multiplie comme des fleurs au bord du chemin de la vie, et que l'on cueille en se piquant les doigts, pour les offrir à Celui que l'on aime :

*« Fleurs de gouttes de sang, fleurs d'humbles sacrifices,
Fleurs des obscurs devoirs, des modestes vertus,
Qui, chaque jour, vers nous, tendent leurs frais calices... »*

C'est bien la mortification demandée par la Révérende Mère Marie-Athanase, qui « ne tolérait pas la recherche dans le costume, ni les manières affectées et engageantes du monde ». Quant aux amitiés particulières qui partagent le cœur et l'enlèvent à Dieu, elle n'en pouvait supporter

¹ Les ouvrages dont on se sert à cette « école » sont classiques : *Manuel des âmes intérieures* du P. GROU ; *La vie intérieure simplifiée* du P. TISSOT ; *L'âme de tout apostolat*, de Dom CHAUTARD ; *La Perfection chrétienne* de RODRIGUEZ ; *Le Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* de saint GRIGNION DE MONTFORT, les ouvrages de Dom C. MARMION, de Mgr GAY, etc...

l'apparence... « Si Dieu ne vous suffit pas, disait-elle, si vous morcelez votre cœur à droite et à gauche votre place n'est pas ici et je ne vous retiens pas. La porte s'est ouverte pour vous recevoir, je l'ouvrirai toute grande, s'il le faut, pour vous laisser partir »... Il y avait des défauts qu'elle ne supportait pas : « la dissimulation, la sottise vanité, l'enfantillage, la légèreté...¹ ».

La bonté de Mère Marie de Saint-Charles allait jusqu'à la tendresse mais non jusqu'à la faiblesse. « Elle savait user de fermeté et même de sévérité à l'occasion ; on l'a vue obliger des Sœurs professes à recommencer leur Noviciat ; enlever à d'autres religieuses, croix de profession, chapelet, anneau... elle ne reculait même pas devant le renvoi, quand elle avait affaire à des esprits incorrigibles qui auraient pu devenir un danger pour leurs compagnes. » Cette excellente Mère voulait que ses Filles fussent « bien élevées » ; si elle tenait à la simplicité, elle ne la voulait ni niaise, ni gauche. Toute religieuse est une grande dame qui doit savoir se présenter. « Pas de têtes en l'air disait-elle, ni d'airs évaporés, ni de regards de côtés et d'autres, ni de talons sonnants mais une démarche toujours égale, la tête droite, les yeux baissés, mais regardant à trois ou quatre pas devant soi afin de pouvoir saluer les personnes que l'on rencontre. » Elle ne considérait pas cependant comme une faute contre la modestie un sourire donné en passant à une Sœur, même dans un lieu régulier, « marque d'affection qui fait plaisir et entretient l'amitié² ».

On comprend que, formées à de semblables disciplines, les Filles de Jésus se soient senties attirées vers

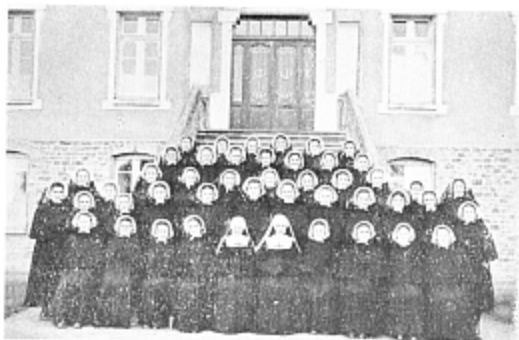
¹ Notice biographique de la Révérende Mère Marie-Athanase.

² Vie de Mère Marie de Saint-Charles.

les sommets. Dans son journal intime, Sœur Marie-Louise de la Conception († 1920) écrit : « Je ne veux pas être une religieuse vulgaire, je veux, avec la grâce divine, viser toujours plus haut, monter jusqu'à la perfection... jusqu'à l'héroïsme. Que je sois toujours prête à faire un acte héroïque, c'est-à-dire un acte qui exige un grand effort de la grâce et de la volonté... » Et de sa part, ce n'était pas littérature ; elle était de la race de ceux « *que rien ne peut dompter quand ils ont dit : Je veux* ».

Sœur Marie-Léocadie, elle aussi, entendait avec bien d'autres, ne pas être une religieuse quelconque et certes, elle ne le fut pas. Elle ne se « retira des affaires », comme dit plaisamment le Journal de la Communauté, qu'après avoir magistralement accompli, pendant plus de cinquante ans, sa tâche de Secrétaire générale, ayant su donner à sa vertu un mode conforme à sa nature joyeuse. Durant son Noviciat, elle avait résolu d'exceller « comme membre de la Confrérie de l'Amabilité ». Inutile de dire que cette « Confrérie » n'exista jamais que dans son esprit. Pendant sa très longue vie, sans jamais nuire à ses hautes fonctions non plus qu'à la charité et au respect dus au prochain, elle se fit semeuse de joie, de bonne humeur, de gaieté. Sa seule présence portait au bien et cet éloge n'est pas ordinaire.

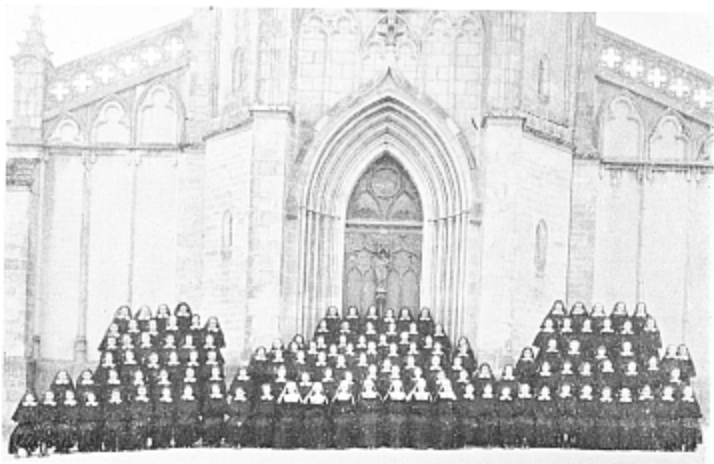
Pour montrer, par un exemple, à quel degré de vertu peut s'élever une âme qui a su mettre en pratique les leçons de son Noviciat, il convient de rappeler le souvenir de cette bonne Sœur converse, Marie de la Miséricorde († 1931) qui, pendant longtemps, s'occupa de la porcherie à la ferme de Kermaria. « Son travail fini, elle descendait à la Communauté, et on la voyait passer, toute recueillie,



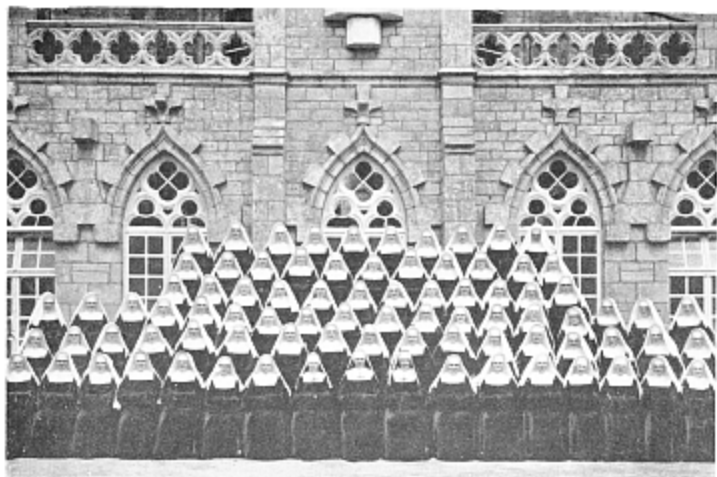
POSTULANTES DE
LA MAISON-MÈRE



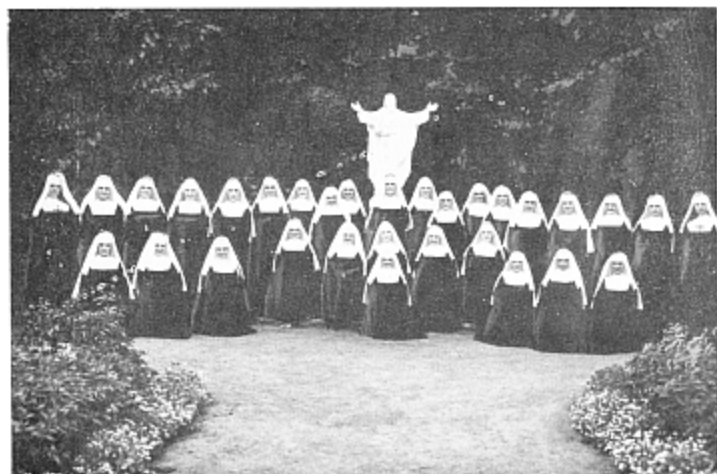
POSTULANTES DE LA
MAISON PROVINCIALE
DE TROIS-RIVIÈRES



JUVÉNISTES DE LA MAISON-MÈRE



NOVICIAT DE LA MAISON-MÈRE



NOVICIAT DE LA MAISON PROVINCIALE DE TROIS-RIVIÈRES

le chapelet à la main. On lisait dans ses yeux une profonde bonté et son sourire était si bon qu'on en était tout remué. Ces yeux-là, qui n'avaient jamais menti, étaient pleins de Dieu. Et quelle déférence pour ses Supérieures, quelle prévenance pour ses Sœurs, quelle humilité dans un service demandé, quel entrain dans un service rendu ! Elle bénissait Dieu de l'avoir appelée. Même recrue de fatigue, elle gardait son sourire, toujours contente, toujours heureuse ¹... »

Ces vertus, grandes ou petites, si tant est qu'il en soit de deux sortes, ne se pratiquent pas sans l'union constante avec Dieu par la vie d'oraison à laquelle les Filles de Jésus sont formées durant leur Noviciat. Elles ne visent pas aux états extraordinaires, et s'il est indubitable que certaines en aient bénéficié, c'est un secret resté entre elles et Dieu.

La Profession

« Deux mois avant la fin du Noviciat, la Supérieure assemble son Conseil et propose les novices à la Profession. Ces dernières sont examinées, les unes après les autres, en présence du Conseil, sur leur résolution d'aller partout où les enverra l'obéissance, de vivre et de mourir dans la Congrégation, en observant les trois vœux de Religion et les Constitutions de l'Institut. Les Novices admises à prononcer leurs Vœux, s'y préparent par une retraite de dix jours. »

C'est en grande solennité que se fait cette consécration présidée par l'Evêque et que suit, avec une attention émue, la foule des parents, des amis, surtout au moment

¹ *Echo de chez nous.*

de la prostration sous le drap mortuaire, tandis que s'égraine la longue litanie des Saints. Le Pontife bénit les voiles, les crucifix, les mantes, les couronnes de roses blanches que les nouvelles professes porteront toute la journée, et c'est en chantant qu'il les appelle : « Viens, mon élue, et je placerai mon trône en toi, car le Roi a convoité ta beauté, ma fille. » A quoi les Vierges répondent comme sainte Agathe : « Je suis la servante du Christ, c'est pourquoi je me ferai gloire de le servir. » Elles prononcent enfin, en présence de la sainte Hostie, qu'elles vont recevoir, leurs premiers vœux. C'est fini. L'Evêque adresse ses remerciements aux parents qui acceptent le sacrifice de la séparation, aux prêtres qui ont préparé les héroïnes de la fête à se donner à Dieu, et le *Te Deum* éclate que la chorale et l'assistance chantent, en alternant.

Le temps est venu pour la professe de prononcer ses Vœux perpétuels. Les cinq ans vécus en « Fille de Jésus » lui ont prouvé qu'elle est bien dans sa voie ; ses engagements sacrés, observés de son mieux, lui ont permis de vivre en beauté. Loin de rien regretter, elle n'aspire qu'à resserrer davantage les liens qui l'unissent au Christ. A la Maison-Mère ou à la Maison Provinciale, elle se prépare, par un mois de présence et dix jours de retraite, à cet acte définitif. L'anneau qu'elle portera désormais lui rappellera sans cesse, comme dit l'oraison du Pontifical, qu'il lui faudra garder au Seigneur « une foi entière et une fidélité parfaite ». Toute sa vie, dans la monotonie sainte des mêmes gestes accomplis par amour, elle servira Jésus son mystique et divin Epoux.

C'est à Kermaria qu'il faut venir en ces jours de liesse, si l'on veut jouir du coup d'œil offert par les costumes

bretons. On se croirait en plein « pardon », mais « pardon » grave, et même solennel. « Chaque paroisse se reconnaît au vêtement des femmes : grands cols de Querrien et des environs, mitres bigoudennes, costumes plus sévères du pays « gallo », riches tabliers de Clohars-Carnoët, châles de Lesneven et de Saint-Pol, coiffures si délicates du pays de Vannes où la broderie aux dessins gracieux met à contribution toute la flore du terroir. »

André Chevrillon, s'il avait connu Kermaria, aurait ajouté une page à son « Enchantement breton ».

Obédience

Au lendemain de sa Profession, la jeune religieuse que, depuis sa prise d'habit, l'on ne connaît plus sous le nom de son père, — elle porte un « nom nouveau » celui d'un saint, d'une sainte, d'un Mystère, précédé ou suivi de celui de la Vierge Marie — est prête à partir au renfort d'une œuvre, à la relève des Sœurs âgées ou infirmes, pour une fondation nouvelle, bref à se rendre à tout ce qu'ordonnera l'obéissance.

Les temps ne sont plus où la seule lettre d'obédience permettait d'enseigner dans une école de l'Etat. De nos jours, en France et à l'étranger, des titres académiques sont requis et les Sœurs désignées pour l'enseignement sont diplômées.

La Supérieure a dit : « Vous irez dans telle ville, telle maison... » et la voici dans une petite cité dont elle a traversé les ruelles de guingois, raides, inaccessibles aux voitures et grimpé jusqu'à la belle église du XV^e siècle, à l'ombre de laquelle habitent les Sœurs; ou bien, elle a pour obédience de travailler, institutrice ou infir-

mière, dans un village blotti au milieu des blés ou à l'orée d'un bois. C'est parfois au bord de la mer, bâti sur le granit, que se trouve le petit couvent qui lui est assigné ; elle s'accoutumera aux crachins d'automne et d'hiver, au vent du large qui fera prendre à sa coiffe, quand elle sortira pour la messe matine, l'allure, les ailes de la mouette. Plus prosaïquement, elle sera placée dans un dispensaire, une crèche situés au centre d'une ville industrielle, où la poussière qui pleut des cheminées d'usines noircit tout, dans le bruit assourdissant des camions qui passent en ébranlant les murs. Qu'importe la maison d'ailleurs, puisque ici ou là, c'est partout la Maison de Dieu qu'elle habite et son travail qu'elle y fait.

La nouvelle venue est chez elle. Elle a salué, au-dessus de la porte d'entrée, la statue de la Vierge Protectrice ; au parloir, sa nouvelle Supérieure et ses compagnes l'ont embrassée avec joie. Il est coquet, ce petit parloir : une table sans tapis, mais cirée ; quelques chaises, quelques gravures pieuses au mur, des fleurs fraîches dans un vase... un seul luxe : la plus rutilante propreté. Le tour de la maison est vite fait : voici la cuisine, le réfectoire, le dispensaire avec son armoire à pharmacie, sa table, deux ou trois chaises, le tout ripoliné de blanc. Puis ce sont les classes avec tableaux noirs, cartes et pupitres sous le regard du crucifix. Elles sont toutes les mêmes ces petites écoles de campagne, tous les mêmes ces dispensaires ; ici, un peu plus riches ; là un peu plus pauvres. Comme sont aussi les mêmes les Filles de Jésus de Belgique, du Canada, de France, de la vieille Angleterre ou de la jeune Amérique.

Journée d'une Fille de Jésus

Matinale, dès cinq heures la Fille de Jésus est debout, après avoir répondu « A jamais » au vibrant « Vive Jésus dans nos cœurs ». Elle a trente minutes pour sa toilette, tout en songeant à son « point d'oraison ». Avant de quitter sa cellule, elle a baisé la terre, « en esprit d'humilité » et la voici à la chapelle ou à l'oratoire. La Supérieure commence : « Au nom du Père... l'hebdomadaire poursuit : « Mettons-nous en la présence de Dieu. » Et le souvenir de cette présence doit durer tout le jour. Le sujet de la méditation est lu, à haute voix, avec ses appels à l'application de l'esprit, des sens et du cœur. Il n'est pas impossible que la bonne Sœur Marie Saint-Frédéric († 1925) ait encore des émules qui, comme elle, sachent par cœur les quatre volumes des Méditations de Brandt¹, avec les sujets, les préludes et les colloques. Espérons que toutes ont puisé dans l'oraison « les lumières, les forces nécessaires pour découvrir les vérités éternelles, résister au mal et pratiquer la vertu ».

Vient la récitation du Petit Office de la Sainte Vierge, puis la sainte messe. Dans les grandes Maisons, elles l'entendent chez elles, dite par l'aumônier qui a, chaque jour, la fatigue acceptée avec joie, de distribuer plusieurs centaines de communions. Dans la plupart des Maisons locales les Sœurs vont à la paroisse. Il est loin le temps, où, même dans les Communautés religieuses, pendant le Saint Sacrifice, on ne croyait pouvoir mieux faire que

¹ L'abbé de Brandt fut élève de Saint-Sulpice; fervent disciple du Vénérable Libermann, il le suivit à Rennes. Mgr Nioland, évêque d'Amiens, fit de lui l'aumônier de son évêché. Il dirigea plusieurs communautés.

de réciter son chapelet, ou de lire de pieuses effusions : « Prières pendant la sainte messe ». La piété en était encore à cette forme ou mieux à cette déformation, quand Mère Marie de Sainte-Blandine écrivait : « N'oublions pas qu'il nous a été enseigné au Noviciat que la meilleure méthode pour assister à la sainte messe, c'est d'en suivre les cérémonies, d'unir nos prières à celles du prêtre, ou plutôt de nous servir des siennes. Ce sont les prières mêmes du Saint Sacrifice, il n'y en a pas de plus belles. »

Quelles que soient son obédience et la Maison où elle se trouve, la Fille de Jésus récite son chapelet dans la matinée. A moins qu'un devoir urgent ne l'en empêche, elle le dit à la chapelle, à onze heures un quart, puis la cloche sonne pour l'examen particulier : il faut bien constater ses faiblesses et s'en humilier ; se réjouir humblement de ses victoires et prendre les résolutions qui s'imposent. Après l'*Angelus*, elle se rend au réfectoire où, selon la Règle, « les mets sont proprement apprêtés, abondants, mais sans recherche ».

Les repas se prennent en silence car il importe, tandis que les forces corporelles se réparent, que se nourrisse l'esprit. A Kermaria, du haut d'une estrade, une postulante ou une novice lit quelques paragraphes de la Règle, une biographie captivante, le catéchisme des vœux... Aux jours de fête, ou pour quelque circonstance extraordinaire, la Révérende Mère qui préside, donne un *Deo gratias*, délie les langues, sans permettre toutefois les éclats de voix étourdissants. Dans les Maisons locales, on suit, pour le mieux, sur ce point, l'esprit de la Règle.

Voici le temps de la récréation. Elle est prise en commun, — car c'est un exercice de règle — et par toutes,

autant que possible. Voyez les groupes joyeux formés au hasard de la rencontre, sans recherche préméditée ; ils arpentent, à pas vifs ou ralentis, selon l'âge, les jardins et les champs. Les mains tricotent, car chacune a son ouvrage... et les langues donc. A la saison, toutes, Mères et Sœurs, balayent, entassent les feuilles mortes des allées, récoltent les pommes de terre, les haricots ; sarclent les carottes, extraient les betteraves ; ou bien armées d'une fourche ou d'un râteau, apprennent, si elles ne le savent déjà, ce que coûte de sueur le dur labeur de la fenaison que la marquise de Sévigné a bien tort d'appeler un batifolage. Nulle ne boude au travail, en dépit du soleil qui brûle la nuque. Le tout se fait de bonne humeur, car si la vraie gaîté désertait le monde, on la trouverait encore dans les Communautés religieuses, précisément parce qu'elles ne sont pas du « monde ».

Si la prière et le travail doivent remplir la vie de tout chrétien, à plus forte raison celle d'une âme consacrée. Ils alternent dans la journée d'une Fille de Jésus. Les vêpres de la Sainte Vierge sanctifient les occupations qui se poursuivent tout l'après-midi. On les quitte pour la lecture spirituelle et la méditation, la visite au Saint Sacrement, la psalmodie des Matines et Laudes. Le repas du soir est suivi d'une récréation reposante pour le corps et l'esprit. Le premier coup de cloche, qui en annonce la fin, fait taire toutes les voix et réunit une dernière fois la communauté à la chapelle pour la prière et la lecture du sujet de méditation du lendemain. C'est comme une semence jetée au sillon ; dans les secrets replis des âmes, qui la reçoivent avec bon vouloir,

elle mûrit inconsciemment, protégée par le grand silence de la nuit, prête à s'épanouir et à fructifier dans l'oraison du matin.

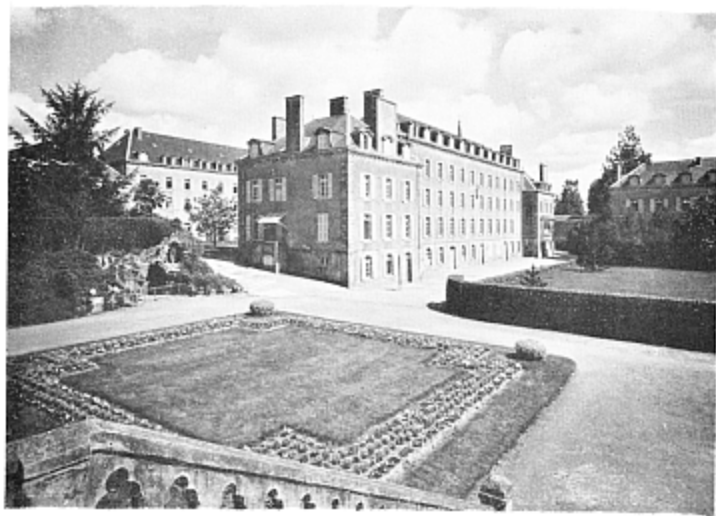
La vie d'une Fille de Jésus

Pour les Filles de Jésus, rien n'est grand, rien n'est petit, toutes les tâches s'égalent puisque leur valeur se mesure à la générosité de l'âme qui se donne. A la classe, au dispensaire, à la visite ou au soin des malades ; dans un hôpital, une clinique ou à domicile ; au fourneau d'une cuisine ; à la tenue d'une basse-cour ; au bureau d'une économe ; dans la pleine activité de la jeunesse ; dans un fauteuil de percluse, dans un lit d'infirmes ; chacune ne songe qu'à dépenser, au fil des jours, les forces surnaturelles puisées le matin dans la prière et la sainte communion.

Pendant vingt, trente, quarante ans, telle Sœur, sans penser à ses droits à la retraite, s'occupera de ses petites ou grandes élèves, dans la classe du b a ba ou dans un cours de philosophie ; elle tentera de les « élever », de les « éduquer », dans le vrai sens de ces beaux mots français, aguerrissant les caractères, semant du divin dans les âmes en même temps que de la lumière dans les intelligences. Rappelons le souvenir de quelques éducatrices marquantes : Sœur Marie Sainte-Lucile († 1935) pour qui la classe était une sorte de sacrement. Haletante, épuisée, torturée par la souffrance, elle y allait encore avec le sourire, pour guider les menottes de ses petites, traçant le signe de la croix ou les lettres sur leur ardoise. Et ces enfants l'aimaient. « Qui vous fera la classe aujourd'hui ? » Vite, les petites répondaient,



MAISON-MÈRE — LA COUR INTÉRIEURE



MAISON PROFESSE



LA SAINTE FAMILLE (MAISON DE REPOS)



CHAPELLE DE LA SAINTE FAMILLE

les yeux brillants de plaisir : « Mamzelle Louise » ! Elle était alors sécularisée.

L'Inspecteur de l'Enseignement libre au diocèse de Vannes a écrit de Sœur Saint-Gildas-Marie († 1943) : « Je garderai le souvenir d'une excellente religieuse, intelligente et modeste, si passionnée pour son idéal d'éducatrice, si curieuse de tout ce qui s'y rapportait, si avide d'apprendre, de contrôler ou d'améliorer ses méthodes, si désireuse d'en faire bénéficier les jeunes... et aussi disposée à collaborer, dans la joie et la confiance, avec ceux qui ont mission de veiller à la prospérité de l'Enseignement chrétien. »

On a dit de Sœur Marie Sainte-Marcelline († 1925) qu'elle fut, de l'avis de tous, une bonne et sainte institutrice. Ses élèves excellaient aux examens mais, avec un soin particulier, leur maîtresse les instruisait de l'Évangile, du catéchisme, de l'Histoire sainte... Elle les suivait attentivement, leurs études terminées. Les dimanches et fêtes ses « anciennes » accouraient pour la voir, lui demander conseil. Elles l'appelaient toujours la « bonne Mère Marcelline », bien qu'elle eût dû quitter l'habit religieux.

Comment ne pas évoquer la mémoire de Sœur Marie de Sainte-Bathilde († 1930) très digne religieuse et parfaite éducatrice ? Toute jeune professe, elle fut placée à Plogoff où elle tint l'école communale pendant vingt-quatre ans. Elle y marqua si bien son passage qu'au jour de ses noces d'or, en 1928, ses anciennes élèves, mères et grand-mères de nombreux enfants, vinrent à Kermaria pour lui témoigner la fidélité de leur affection reconnaissante.

Au décès de Sœur Marie de Saint-Louis († 1932),

nièce de M. Jégouzo, une de ses anciennes élèves écrivait : « J'ai perdu la mère, l'ange gardien qui a versé dans mon cœur neuf l'idéal de beauté et de foi profonde, gouvernail de ma vie. Non, on ne saurait oublier tout le bien que font autour d'elles de telles personnes et nos pauvres mots sont impuissants pour traduire les sentiments d'immense reconnaissance que nous éprouvons. »

Vers 1880, Alfred Nettement, dans ses « Souvenirs du Morbihan », a écrit ces lignes : « Nous allâmes visiter le lycée de Pontivy. L'Etat lui donnait une subvention de 26.000 fr. et il ne comptait que quarante élèves internes. En sortant du lycée, nous nous rendîmes dans l'ancien château, demeure féodale des Rohan au XIV^e siècle, habité aujourd'hui par les Filles de Jésus, car il est dans la destinée de la religion d'hériter de toutes les grandeurs de ce monde. Les Filles de Jésus que nous interrogeâmes nous racontèrent qu'elles avaient cent cinquante élèves externes ou internes. Sauf quelques pensionnaires payantes, elles donnaient gratuitement l'éducation et la nourriture à leurs élèves. En outre, elles tenaient la salle d'asile pour trois cents enfants. Quelle subvention recevaient-elles pour cela ? En tout 1.200 fr. Comment, avec si peu de ressources, suffisaient-elles à tant de besoins ? Je croyais vous l'avoir dit : elles sont Filles de Jésus ».

Fioretti des Filles de Jésus

Pour se faire une idée de la vie très simple que menaient, dans les villages, les Filles de Jésus chargées des écoles, il suffit de lire ces lignes écrites par la Mère Marie de Saint-Charles au maire de Pouldreuzic en 1857. « Vous

pouvez compter sur deux Sœurs au moins dont l'une pour la classe, l'autre pour les malades. Le nouveau local que vous nous promettez donnera plus d'extension à l'école des filles. Supposez qu'elles aient trente élèves seulement... elles auront quelques chambrières ; le produit de leur jardin qui est grand ; elles pourront avoir une vache, élever un porc pour leur provision. De plus, en louant quelques sillons, comme elles font, elles auront leurs pommes de terre. La remise qu'elles ont sur les articles de pharmacie leur sera un autre moyen de ressources, ainsi que le produit de leur travail...»

C'est dire que non seulement elles font la classe, mais aussi s'occupent des malades, les visitent à domicile, riches et pauvres, fournissent gratuitement à ceux-ci les remèdes « simples » nécessaires. Leur « pharmacie » devait être « un petit appartement séparé... dans lequel étaient disposées, par gradation, des planchettes pour placer les médicaments », ou bien « un buffet avec vitrage ou grillage sur le devant, et fermant à clef ¹ ».

Ces Sœurs « pharmaciennes », comme on les appelait, rendaient de grands services dans les campagnes où, il y a quelque cents ans, on voyait rarement le médecin et où les remèdes de bonnes femmes étaient loin de répondre aux besoins de l'hygiène. Vers 1877, quelques médecins du Finistère demandèrent au Préfet le droit de visiter les « pharmacies » des Communautés. Aussi, la Mère Supérieure recommanda-t-elle aux religieuses la plus grande prudence. Mais des circonstances se présentèrent qui permirent aux religieuses d'oublier toute prudence, ce fut le choléra qui sévit en Bretagne,

¹ Lettre de Mère Marie de Saint-Charles à M. Verger, curé de Domloup. 1857.

avec plus ou moins de violence, entre 1870 et 1880. L'on vit à cette époque Sœur Marie de Saint-Joseph († 1892), Supérieure de Malguénac, du matin au soir par les landes et les chemins creux, à pied ou à cheval, ne rentrer que tard dans la nuit. La peur de la contagion gagnait les plus braves si bien qu'un jour, la Sœur se trouva en présence d'un cholérique enflé au point que nul n'osait fermer le cercueil. Seule, la Sœur appuya de toutes forces sur le couvercle et acheva la macabre besogne. Elle rentrait, tellement épuisée parfois, qu'elle mangeait debout : « Si je m'assois, je ne pourrai plus me relever », disait-elle. « Vous voulez entrer à Kermaria, disait un brave homme à sa fille, mais s'il vous faut travailler et trotter comme Sœur Marie de Saint-Joseph, vous ne vivrez pas longtemps ; un homme n'y tiendrait pas. »

Grâce à Dieu, les épidémies ne sont pas de tous les jours, mais les malades sont de tout temps et c'est de tout temps que les Sœurs doivent être à leur service.

Elle n'y manqua pas cette Sœur Marie de Saint-Salomon¹ († 1935) qui, pendant vingt-trois ans, usa ses forces à Plozévet. On la voyait partir de bon matin pour la visite des malades, toujours priant, recueillie, les yeux baissés. Elle rentrait pour midi, recommençait le soir et la façon dont elle remplissait sa tâche la faisait respecter de tous, à ce point qu'un pharmacien lui ayant cherché noise, ce fut M. Le Bail, anticlérical notoire, qui lui signifia de laisser la Sœur en paix ou de quitter la place.

¹ Saint Salomon est un vieux roi de Bretagne. Il y avait jadis, à Vannes, la rue Saint-Salomon.

Sœur Marie de Saint-Gildas († 1925) était la providence des gens de Lanvégen. Elle soignait les corps, mais elle avait en plus un talent merveilleux pour apaiser les différends qui s'élevaient dans les ménages. Elle parlait à chacun des époux en particulier et les réconciliait. Sa vertu, son humilité lui donnaient le droit de dire les vérités nécessaires. « C'est Sœur Marie de Saint-Gildas qu'il faut croire, disaient les bonnes gens ; c'est dommage qu'elle ne soit pas un homme, elle aurait fait le meilleur des juges de paix. » A son propos citons ce petit trait : un jour qu'elle rentrait de sa retraite annuelle, elle se trouva n'ayant que deux sous en poche. Elle s'acheta un morceau de pain et ce fut son souper. Elle vivait seule alors, c'était au temps des expulsions. « Jamais disait-elle, je ne fus plus heureuse que ce soir-là ; je pouvais dire à Jésus : je n'ai plus un sou. »

Sœur Marie-Aimée de Jésus († 1890) « partait aux malades » dans un tel recueillement qu'elle personnifiait la prière. Les gens, la voyant absorbée en Dieu, la saluaient avec respect, sans oser lui adresser la parole : « Laissons prier la sainte », disaient-ils.

Sœur Marie des Séraphins († 1924) était d'un dévouement sans bornes. Elle se traînait parfois par d'impossibles chemins, plus malade que ceux qu'elle visitait. On s'apitoyait sur son sort, mais elle disait en riant : « Tant pis, j'irai tant que je pourrai ; plus tard, je me reposerai. » Son frère, qui était prêtre, lui demandait de quels moyens elle se servait pour guérir ses malades, car il faut dire qu'elle obtenait des cures merveilleuses. « Je les soigne de mon mieux, répondait-elle, surtout, je prie beaucoup pour que Dieu les guérisse. » C'était reprendre sans qu'elle s'en doutât, la bonne religieuse,

le mot de l'illustre Ambroise Paré : « Je les pansay, Dieu les guarrit ».

Quels moyens elles employaient ? D'héroïques parfois. Ecoutez ceci qui est digne de la Légende Dorée. Sœur Saint-François de Sales († 1874) soignait, à Pluméliau, une pauvre femme atteinte d'un ulcère où les vers grouillaient. Voyant qu'elle ne réussissait pas à les faire disparaître, elle s'agenouilla, appliqua ses lèvres sur la plaie hideuse et suça toute cette sanie. La jeune fille de qui l'on tient ce fait qu'elle vit de ses yeux, disait : « S'il faut faire de si grands sacrifices pour être religieuse, je n'en aurai jamais le courage. » Elle le devint pourtant, ce fut Sœur Marie-Léocadie. Cette bonne Sœur Saint-François de Sales avait au cœur un grand amour des pauvres et de la pauvreté. On la voyait, dans ses courses à travers les landes et les champs de Pluméliau, cueillir aux buissons les flocons de laine arrachés aux brebis. « Ceci peut servir pour nos pauvres », disait-elle. De cette laine lavée et filée, elle tricotait des bas pour les malheureux.

Sœur Sainte-Agnès († 1896), la seule Fille de Jésus entrée au Noviciat à 14 ans, se dévoua toute sa vie à l'hospice des vieillards fondé par l'Impératrice Eugénie à Napoléonville. Un hospice est toujours triste et il n'est pas trop de la jeunesse d'âme et de la gaîté des religieuses pour répandre sur ces tristesses le sourire de la bonté du Christ. Sœur Sainte-Agnès partait chaque matin dans une carriole traînée par un âne et mendiait pour ses vieillards. Pontivy est charitable : on lui faisait l'aumône en espèce ou en nature, et de bonne grâce. Un jour cependant, elle se présenta chez un officier, lequel, par hasard, était un malotru qui l'agonit de

grossièretés et lui intima de se retirer. La Sœur « encaissa » les injures et, prenant la porte, dit en souriant : « Monsieur ce que vous venez de me dire est pour moi, mais, maintenant quelque chose pour mes pauvres, s'il vous plaît. » L'officier fut désarmé ; il fit des excuses et tira de son gousset une belle pièce.

En 1893, cette bonne Sœur Sainte-Agnès se vit décerner une médaille d'argent, « récompense de son dévouement aux bons vieux de l'asile ». Elle n'en fut pas mécontente, sans doute, mais elle ne put s'empêcher de dire : « J'aimerais mieux un louis d'or pour mes pauvres. »

Et pourquoi le Seigneur Jésus, inspirateur de ces gestes héroïques ou délicats, ne les aurait-il pas regardés avec amour et bénis ? Un soir, Sœur Marie des Séraphins traversait une lande, en voiture. Surprise par la nuit, elle perdit son chemin. Elle invoqua les âmes du Purgatoire et une lumière apparut aussitôt, précédant le cheval à un mètre au-dessus du sol. Cette clarté les remit sur la route, elle et son conducteur, qui rentrèrent au bourg, « émus et n'osant parler ».

La Sainte Famille — « In Paradisum »

Les jours ont succédé aux jours, les années aux années et déjà, insensiblement, pour la Fille de Jésus, le soir approche, le soir de sa vie. Elle en est tout étonnée. Déjà ! Mais je suis jeune encore et c'est hier que j'avais 20 ans. Elle en a 65, 70... Avec l'âge, des infirmités sont venues peut-être, ou, tout au moins, une lassitude vite ressentie, qui ne lui permet plus les emplois actifs et fatigants. Elle continuerait de se dévouer dans la

petite ou la grande maison qui bénéficia de sa jeune activité, des forces de son âge mûr, mais elle est contente aussi de vivre ses derniers jours dans ce cher Saint-Joseph de Kermaria où toute Fille de Jésus retrouve un peu de son cœur.

En réalité, c'est la Sainte-Famille qui reçoit toutes les Sœurs âgées ou infirmes. La « Sainte-Famille » est, dans Kermaria, une Communauté indépendante, dans un bâtiment de belle allure, que Mgr Gouraud jugeait trop vaste sur les plans et qui, à l'usage, s'est montré insuffisant. Il y a cependant de l'air, de la lumière, une chapelle claire et de belles proportions, disposée de façon à permettre aux religieuses alitées, sinon de voir le prêtre à l'autel, du moins de l'entendre. Désormais, grâce à la « sonorisation », elles goûtent la joie profonde d'entendre les offices célébrés à la chapelle de Kermaria, de prendre part, pour ainsi dire, aux pardons de saint Joseph, aux cérémonies de prise d'habit et de Profession : joie qu'elles apprécient et qui les aide à mieux vivre et à mieux souffrir.

De la Supérieure de ces vénérables anciennes ou infirmes, une qualité surtout est requise : une bienveillance maternelle. Heureuses aussi sont-elles d'avoir des infirmières adaptées à leur rôle, comme Sœur Augustine-Marie († 1926) qui tenait toujours à la disposition de ses compagnes incurables une « fiole de consolation », « car elle savait que rien n'est pénible aux valétudinaires comme de n'avoir plus aucun soulagement à espérer ». Il va de soi que ces religieuses émérites ont, pour la plupart, célébré leurs noces d'or, toujours fêtées avec solennité... Il n'est pas rare de voir, le même jour, une douzaine et plus de jubilaires s'approcher de la



LE CALVAIRE
DE LA COUR INTÉRIEURE



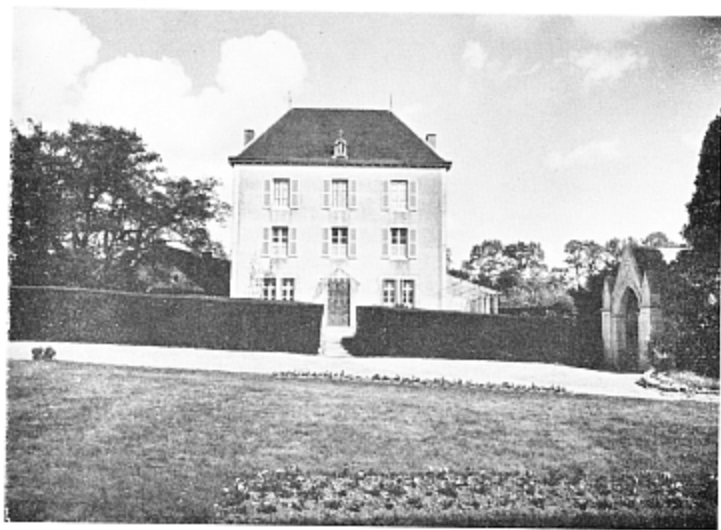
LE NOVICIAT



GROTTE DE
NOTRE-DAME
DE LOURDES



KERMARIA :
L'ÉCOLE MÉNAGÈRE



L'AUMONERIE

Sainte Table pour recevoir des mains du Célébrant une couronne semblable à celle qui leur fut imposée, cinquante ans auparavant, à cette différence toutefois que les roses en sont d'or, par un effet, sans doute, du soleil couchant. Elles entendent dans leur cœur cette strophe qui se chantait jadis à Kermaria :

*Après mon long exil, en achevant ma route,
C'est toujours votre voix, ô Maître, que j'écoute :
On n'a jamais fini de faire son devoir.
Oh ! Fille de Jésus j'étais, je suis, je reste,
Et, s'il faut vivre encor, que mon effort l'atteste :
Ce beau titre est tout mon espoir !*

Vivre encore... Sœur Marie-Caroline († 1932) ne demandait pas mieux. En 1930, elle avait soixante-dix ans de vie religieuse et célébrait ses noces de rubis : « Attendez vos noces d'émeraude, lui dit Mgr Tréhiou, et même, allez jusqu'au centenaire ! » Comme elle avait bon pied, bon œil et bonne oreille, elle espérait bien que malgré son désir du ciel, il en serait ainsi. « Je serais si contente, disait-elle, de fêter le centenaire de la Congrégation ! C'est dans quatre ans, et quatre ans, quand on en a déjà 90, sont si vite passés. » C'est elle qui, jeune novice, de santé délicate, pâle et maigre à faire peur — elle se coupait les vivres, croyant qu'une religieuse n'a pas le droit de manger à sa faim — fut rencontrée, un jour, par M. Flohy en conversation avec Mère Marie de Saint-Charles : « Ma fille, lui dit le Père Supérieur, il faudra bientôt nous inviter à votre enterrement ! » A quoi la Mère répondit : « Oh ! mon Père, qui sait si elle ne nous enterrera pas tous ? »

Pour l'ordinaire, les Filles de Jésus savent bien que la Sainte-Famille est l'antichambre de l'éternité. La bonne Sœur Marie Sainte-Noyale († 1924), une des premières défricheuses de Lann-Vraz, morte nonagénaire, disait gentiment : « Je m'entretiens avec ceux qui sont partis : j'en connais beaucoup plus dans l'autre monde que dans celui-ci ! » Aussi la mort ne les effarouche-t-elle pas ; elles ont su la regarder en face et s'apprivoiser avec elle. Au-dessus de la porte de la Sainte-Famille, on aurait pu graver ces deux beaux vers :

*Et voici que la mort est une vie immense,
Et voici que la vie est l'amour de mourir !*

Elles ont tellement chanté au secret de leur âme, des cantiques d'amour au Seigneur Jésus, qu'au moment de quitter la terre, elles les chantent encore et l'on entend Sœur Marie Sainte-Monique († 1918) qui meurt en entonnant : *In Paradisum deducant me angeli !* » Sœur Marie du Sauveur († 1885) sentant sa fin venir, demande aux novices de lui redire son cantique préféré :

*Marie a quitté cette terre,
Elle est au céleste séjour,
Je ne puis vivre sans ma Mère,
Loïn d'elle je languis d'amour...*

et qui, réunissant ce qui lui reste de force, chante elle-même :

*Ouvrez-vous, portes éternelles,
Ma Mère est la Reine des cieux !*

Elle meurt quelques instants après :

Désir de finir en beauté, pensera-t-on peut-être, voire même d'étonner quelque peu l'entourage... Non, d'habitude on ne plastronne pas devant la mort ; devant elle, les fanfarons perdent contenance. La paix qu'elles ressentent, en ces derniers moments, est le fruit d'une vie dont toute l'économie fut dirigée vers le ciel. Leur âme s'est purifiée de ses taches et la réponse est jolie que fit Sœur Marie Sainte-Marcelline († 1936) à sa Supérieure qui lui proposait un confesseur spécial. « Merci ma Sœur, je me suis toujours contentée du pain ordinaire. » Sœur Marie-Ambroise († 1918), nièce de Mère Marie de Sainte-Elisabeth, qu'emporte le mal contracté à Abbey Wood, aux nuits de bombardement dans les sous-sols glacés, meurt en s'écriant dans son délire : « Hurrah ! Hurrah ! for the blessed Virgin Mary ! » Citons pour terminer, cette belle réponse que fit, il y a cent ans, la bonne Sœur Marie-Elisabeth, mourant d'inanition, incapable d'avalier quoi que ce fût : « Ma fille, n'avez-vous pas faim ? » lui demandait Mère Marie de Saint-Charles : « Oh ! oui, ma Mère, j'ai faim du bon Dieu, faim de le voir, et de le posséder ! »

La mort est fonction de la vie, et, par conséquent, exercice de règle. Il faut donc qu'elle soit ennoblie par l'obéissance. Aussi, depuis l'exemple donné par la vénérée Mère Sainte-Angèle, furent-elles nombreuses les religieuses qui demandèrent la permission de mourir. D'habitude, elle leur fut accordée ! Toutefois, Mère Marie de Saint-Charles la refusa à deux de ses Filles : « Non pas encore, attendez mon retour. » La bonne Mère fit son voyage, qui dura plusieurs jours, et revint pour fermer les yeux de ses Filles.

Aux premiers temps de la Congrégation, « les Sœurs

étaient portées en terre le visage découvert, les mains jointes, la tête sur un oreiller. Avant de fermer le cercueil, il fallait étendre les bras le long du corps, couvrir le visage d'un suaire... Mère Marie de Saint-Charles rendait à ses enfants ce dernier service et, avant que la dépouille mortelle eût disparu à jamais, elle déposait sur le front glacé de la défunte un long baiser et se relevait le visage baigné de larmes¹. »

Les religieuses qui dorment à Kermaria, du sommeil de la paix peuvent paraître favorisées. Le cimetière est situé en plein jardin, clos d'une haie que bordent les stations d'un Chemin de Croix. C'est un lieu de pèlerinage où celles qui vivent viennent prier pour leurs Sœurs qui se sont acquittées de la vie. Chaque tombe contient les restes de plusieurs défuntes, dont les noms ressortent en lettres noires sur une croix blanche.

Elles continuent, dans la mort, la vie de Communauté. C'est un vaste dortoir, selon le sens du mot « cimetière », où le silence est toujours observé. C'est aussi l'égalité la plus parfaite : la même croix, le même terre, le même rosier blanc pour toutes.

Une exception toutefois pour les Supérieures Majeures, dont la tombe, entourée de buis, porte une croix un peu plus large. Elles n'ont pas de compagnes de tombe

¹ *Vie et Esprit de Mère Marie de Saint-Charles.*

Voici les dispositions prises par les Constitutions des Filles de Jésus en faveur des Sœurs défuntes. « Chaque Sœur offrira pour la défunte, deux communions, fera un Chemin de Croix, récitera deux chapelets et, pendant neuf jours, le *De Profundis*, après les deux principaux repas. L'Institut fera célébrer pour chaque Sœur défunte autant de fois deux messes que celle-ci avait d'années de profession.

à part Mère Marie de Sainte-Blandine qui, sur sa demande, a été inhumée avec sa sœur et ses deux nièces.

Les Filles de Jésus gardent, jusque dans leur cimetière, un esprit de netteté, de simplicité, de pauvreté méticuleuse, qui fait leur grandeur.

* * *

Les Supérieures Majeures de l'Institut, en demandant que fût écrite l'Histoire de leur Congrégation, répondaient à un désir souvent manifesté, et par leurs filles, et par de nombreux amis. Leur pensée allait plus loin et montait plus haut : elles voulaient fournir une nouvelle preuve de la vitalité de l'Eglise catholique, en montrant ce que la foi et l'amour de Dieu, au cœur d'humbles femmes, ont réalisé d'une manière splendide, au delà de toute prévision,

dépassant dans les fruits les promesses des fleurs.

La vérité et la justice ont des droits qu'il faut savoir reconnaître ; la modestie ne doit pas empêcher les Enfants de Dieu de publier ce qu'avec le secours de la grâce, ils sont capables de faire, et ce qu'ils font. Ils oublient trop, parfois, la Parole Sacrée : « Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. On n'allume pas non plus une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais bien sur le lampadaire ; et elle brille alors pour tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi brille votre lumière aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

(Mat. v, 14-16.)

Les Filles de Jésus, vierges sages et vaillantes, « lumière à la face des hommes », portent dans leur main, la lampe où l'huile n'a jamais manqué. Elles se devaient de raconter leur histoire.

La vénérée Mère Sainte-Angèle peut faire siennes les paroles du Psalmiste :

*« J'ai vécu pour le Seigneur, ma postérité le servira ;
Elle parlera de Lui à la génération future
Qui dira sa bonté à celle qui suivra.
Toutes chanteront le cantique :
« C'est l'œuvre du Seigneur ! » Ps. 21.*



STATISTIQUES

STATISTIQUES de la Congrégation des Filles de Jésus
au 1^{er} novembre 1952.

314 Maisons, dont :

225 en France
77 au Canada
6 en Angleterre
5 en Belgique
1 aux Etats-Unis.

En 1953, la Congrégation a l'intention de fonder une
Mission au Cameroun.

ŒUVRES

Ecoles : 298
Hôpitaux : 13
Cliniques : 9
Œuvres annexes : 13

PERSONNEL

Religieuses professes : 2.603
Aspirantes des 2 Noviciats : 205.

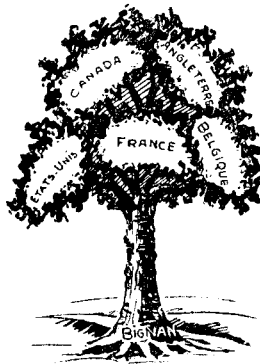


TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	VII
AVANT-PROPOS	XI

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER « In Spiritu humilitatis »	3
CHAPITRE II. « Le grain de blé tombé en terre (Jean XII, 24).	15
CHAPITRE III. « Le grain de blé tombé en terre, s'il n'y meurt... » (Jean, XIII, 24)	29
CHAPITRE IV. Premiers épis	51
CHAPITRE V. Saint Joseph de Kermaria « Lann Vraz ».	69
CHAPITRE VI. « S'il meurt, il rapporte beau- coup. » (Jean XII, 24)	93

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VII. « Grands Cœurs ».	113
CHAPITRE VIII. Les Filles de Jésus chez les Zoulous	131
CHAPITRE IX. Kermaria dans la tempête	139
CHAPITRE X. « Persécutés dans une ville, fuyez dans une autre. » (Math. XII, 23)	159
CHAPITRE XI. Les Filles de Jésus au Canada	183
CHAPITRE XII. La guerre de 1914-1918	201

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XIII. Le couronnement de saint Joseph	215
CHAPITRE XIV. Jours de joie, jours de deuil.	241
CHAPITRE XV. Dans la main de Dieu.	259
CHAPITRE XVI. Le centenaire.	271
CHAPITRE XVII. La guerre de 1939-1945	281
CHAPITRE XVIII. « Une Fille de Jésus ».	307

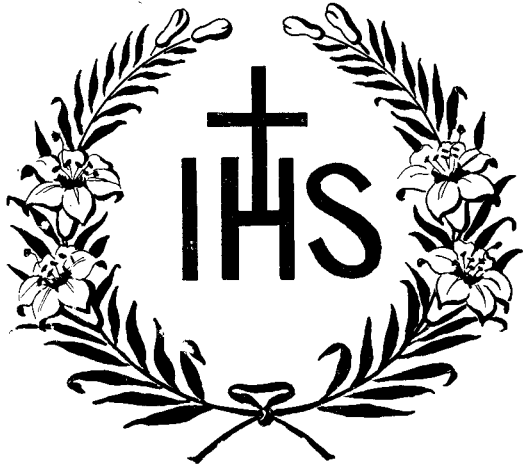
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE SAINT-PAUL A
BAR-LE-DUC LE 8 DÉCEMBRE 1952,
EN LA FÊTE DE
L'IMMACULÉE CONCEPTION
DÉPOT LÉGAL 4^e TRIM. 1952 N° 1245

J.M.J.



Imprimé en France

J.M.J.



Imprimé en France